

La revue catholique des idées et des faits

Le roi Galawdewos
Le Grand Portail des Morts
La littérature française au XVIII^e siècle
Quand les banques gouvernent
Un épisode du passé : le procès de la « Justice sociale »
Matière
Le nouveau tarif douanier américain
Le referendum moralisateur

Jean Soulairol
J. Calvet
Comte Gonzague de Reynold
Hilaire Belloc
Giovanni Hoyois
Dom A.-M. Achard, O. S. B.
Baron Snoy d'Oppuers
Daniel Ryelandt

Les idées et les faits : Chronique des idées : Dom Hildebrand de Hemptinne, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne. — États-Unis.

La Semaine

♦ Voilà donc les deux universités libres assurées de subsides réguliers se montant aux trois-cinquièmes des subsides ordinaires que l'Etat alloue annuellement à ses universités à lui. Mesure de justice, puisqu'il est admis que la collectivité doit soutenir l'enseignement supérieur et que les universités libres — qui comptent chez nous bien plus d'élèves que les universités de l'Etat : 4,000 à Louvain et 2,000 à Bruxelles — épargnent à l'Etat des dépenses considérables.

Et nous voudrions, à propos de l'inauguration solennelle des nouveaux locaux de l'Université de Bruxelles, remettre en lumière quelques vérités capitales un peu oubliées, peut-être, depuis la guerre et qui, pourtant, sont de toute première importance pour l'avenir du catholicisme en Belgique. La tolérance la plus large, et nous en sommes partisans résolus, l'accord patriotique le plus fécond, et nous n'avons cessé de le prôner, ne doivent ni ne peuvent faire perdre de vue le côté essentiel du problème de l'enseignement supérieur en Belgique : la foi religieuse de l'élite intellectuelle.

Où en serait l'Eglise, chez nous, sans Louvain ? Or, il faut bien reconnaître qu'il sevit, dans certains milieux, de bien dangereuses opinions au sujet de l'obligation, pour les catholiques belges, de fréquenter que l'Université catholique de Louvain. On connaît la loi de l'Eglise : sans motif grave, l'école neutre est sévèrement interdite. Et a fortiori l'école anticatholique.

Mais Bruxelles, dit-on, fondé, certes, dans un esprit nettement anticlérical, a beaucoup perdu de son sectarisme. D'autre part, pour les Bruxellois, fréquenter l'université de leur ville est tellement moins dispendieux que d'aller à Louvain. Et on invoque l'action bienveillante et préservatrice du milieu familial, alors qu'un séjour dans une ville universitaire éloignée...

Tout cela ne vaut rien. Il faut déplorer hautement la présence de trop nombreux étudiants catholiques sur les bancs de l'Université de Bruxelles, surtout dans les facultés de philosophie et des sciences, particulièrement dangereuses. Il faut blâmer ouvertement les mauvais conseillers — quels qu'ils soient!... — qui ne craignent pas d'autoriser et même d'engager des parents catholiques à y envoyer leurs enfants. Le résultat n'est que trop certain : un grand nombre, la plupart des étudiants catholiques qui fréquentent Bruxelles, finissent par perdre la foi. Pour un jeune homme qui y termine ses études avec des convictions plus fortes et une foi religieuse plus intense que celles qui l'animaient en les commençant, dix ou vingt s'écroulent dans l'incroyance...

Ah! certes, il est possible, par de belles paroles, et sans doute de très bonne foi, de s'illusionner et de donner le change.

« La pensée d'où procède la création de l'Université de Bruxelles est l'une des plus grandes pensées des temps modernes, a déclaré le ministre des Sciences et des Arts. Elle implique cette affirmation que dans la recherche de la vérité par la science, aucune entrave ne doit être imposée au génie humain. »

Où cela n'a aucun sens, où cela vise les prétendues entraves que mettraient, à en croire d'aucuns, les dogmes catholiques aux progrès de l'esprit. La vérité est tout autre. La grande pensée d'où procède la création de l'Université de Bruxelles est une pensée de révolte de l'intelligence contemporaine contre son Créateur et son Dieu. Et la preuve est là, tangible pour ceux qui savent et qui professent que le catholicisme est vrai. Si la base de toute l'activité intellectuelle de l'Université de Bruxelles était réellement la recherche de la vérité par la science et sans entrave aucune imposée au génie humain,

comment expliquer qu'aucun de ses maîtres n'ait encore fini par découvrir et par enseigner à l'Université de Bruxelles ces vérités suprêmes : Dieu, son Christ et son Eglise ?

Et à qui fera-t-on croire que si, demain, un professeur de philosophie, ou d'histoire, ou de droit, de l'Université libre de Bruxelles, arrivait, par la méthode que l'on affirme y cultiver, à la conclusion que le pape Pie XI représente sur la terre Notre-Seigneur Jésus-Christ, incarnation de la deuxième Personne de la Sainte-Trinité, que ce philosophe, ou cet historien, ou ce juriste pourrait enseigner librement, à l'avenir, la vérité qu'il aurait découverte ?

Où ou non, la religion catholique est-elle considérée, à l'Université de Bruxelles, comme une entrave imposée au génie humain ? Et n'est-ce pas là un apriorisme qui heurte de front la méthode scientifique tant exaltée ?

« La science, s'est écrié le grand savant qu'est le Dr Bordet, est la pure recherche de la vérité pure. On n'est savant que dans l'essentiel respect du vrai. Trop de chercheurs encore s'efforcent d'avoir raison devant les hommes, plutôt que devant les seuls faits. »

Mais, encore une fois, si le catholicisme est vrai, comment se fait-il qu'aucun savant de l'Université de Bruxelles n'ait jamais été conduit par la pure recherche de la vérité pure à incliner sa science et son enseignement devant cette vérité-là ? Comment croire que, malgré les plus belles déclarations d'indépendance de l'esprit, d'absence de préjugés, de culte du fait, toute l'activité intellectuelle de l'Université de Bruxelles ne subit pas l'entrave d'un anticatholicisme congénital, radical et foncier ?

Que l'on nous comprenne bien. L'Université de Bruxelles existe et elle est puissante. Elle répond aux convictions de très nombreux compatriotes. Et comme il faut vivre ensemble, bien que divisés sur des questions vitales, vivons le plus possible en paix et en nous entendant pour poursuivre des buts partiellement communs. Mais la bonne entente laisse entière les droits de la vérité et la prospérité de l'Université de Bruxelles crée une obligation plus pressante encore de dire et de redire aux catholiques que cette université est avant tout un très dangereux ennemi de l'Eglise en Belgique.

Tant mieux, évidemment, si le vieux sectarisme y est en décroissance, encore que, d'après nos renseignements, l'atmosphère y reste très anticatholique et que les puissances anticléricales la soutiennent de toutes leurs forces et s'appliquent à la faire profiter le plus possible des deniers publics. Il suffit de rappeler les votes sectaires du Conseil provincial du Brabant et du Conseil communal de Bruxelles qui éclairaient singulièrement les paroles de M. Vauthier et du Dr Bordet.

Tant mieux aussi si la science, plus exactement telle science particulière, compte à Bruxelles de bons et loyaux serviteurs : tout travail scientifique vraiment sincère et objectif, loin de nuire à la vérité catholique, la sert tôt ou tard. Mais que les parents catholiques n'envoient sous aucun prétexte leurs fils risquer de se perdre dans ce foyer d'anticatholicisme militant. Les exceptions ne devraient que confirmer cette règle. La foi est ce que l'homme possède de plus précieux. Cette foi, Louvain l'éclaire et la nourrit. A Louvain, la recherche scientifique est désintéressée et aucune entrave d'aucune sorte n'est imposée au génie humain. On y sait que le catholicisme est la Vérité, et toutes les sciences y concourent à faire mieux connaître et mieux aimer l'œuvre admirable de Celui qui créa l'intelligence humaine et tout ce qu'elle est capable de comprendre.

Le roi Galâwdêwos⁽¹⁾

A. M. Louis Massignon.

« Au nom de la Trinité Sainte, glorifiée et bénie par la bouche de toute créature. Nous commençons par louer le nom béni de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la perfection de tout bien, et nous disons : Béni soit le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le chef de l'Eglise, qui a placé l'organe de la voix dans la bouche de l'animal parlant et qui l'a doué d'une intelligence capable de connaître les choses cachées et de révéler ce qui est secret. C'est lui, le Maître du Commencement et de la Fin, qui nous aidera; il guidera notre parole, nous aplanira les difficultés du langage et nous fera complètement réussir dans notre entreprise. Louanges lui soient rendues à tout jamais, de ces louanges incessantes qui durent jusqu'à la fin des siècles. Amen! »

» Nous commençons ici ce beau récit, plus agréable à la bouche et au palais que le miel et le sucre, qui procurera du plaisir à ceux qui l'entendront et donnera, à ceux qui le comprendront, une jouissance pareille à celle que donnent le chant et le vin. »

Ainsi débute la *Chronique de Galâwdêwos*, écrite au XVI^e siècle. sous le règne de son frère, Minàs, qui lui succéda. L'auteur anonyme de ce beau récit a connu le prince dont il parle. Il rapporte les propos qu'il a entendus : L'écrivain raconte : Un jour que nous étions avec le glorieux roi, deux de mes compagnons et moi, il nous dit au sujet de la mort : « Les joies du temps présent ne vous semblent-elles pas minimes? Ce temps se changera en un autre et ses joies tourneront en tristesse. Quant à moi, je demande à Dieu glorieux et très haut, et j'ai la confiance qu'il m'exaucera, d'être appelé, auparavant, à l'endroit où sont allés mes pères ». Et cela arriva comme il l'avait dit (chap. LVIII)... Oui, ce chroniqueur éthiopien est le Joinville d'un autre saint Louis. Son texte a été traduit en 1895, annoté et précédé d'une introduction historique par William E. Conzelman, élève diplômé de l'Ecole pratique des hautes études (2). On y trouve des pages si admirables que je me suis demandé si je n'allais pas en donner ici un simple florilège. Qui a dit que toutes les grandes œuvres étaient connues? Chaque jour on peut découvrir, dans de rares exemplaires d'éditions savantes ou dans des manuscrits à peine entr'ouverts, quelque nouveau trésor spirituel des lettres humaines et chrétiennes...

Mais la *Chronique de Galâwdêwos*, ainsi traduite par Conzelman, n'est pas la seule source éthiopienne que nous ayons pour la biographie de ce grand roi; René Basset avait déjà publié, en 1882, au *Journal Asiatique*, dans ses *Etudes sur l'histoire d'Ethiopie*, un court tableau du règne de Galâwdêwos, postérieur à la *Chronique*, mais où se dessinent quelques détails qui nous le rendent encore plus proche. J'évoque Joinville, parce que c'est un témoin qui parle au premier livre. Mais la simplicité du sénéchal de Champagne est loin de la luxuriance lyrique de l'Africain. Ainsi, jadis, à la cathédrale de Montpellier, ai-je entendu le cardinal de Cabrières nous parler de Mistral avec une mesure exquise et Mgr de Carsalade du Pont élever en catalan une ode véritable au grand poète de la Provence. Il faut comprendre et aimer le rayonnement différent d'une beauté pareille. Il reste que l'ode, qui est par définition apologie, pourra négliger certains traits que l'on sera heureux de recueillir d'une bouche plus calme et qui ne concourront pas moins à la gloire d'un héros et d'un prince.

D'ailleurs, les chroniques portugaises elles-mêmes rendent hommage à Galâwdêwos. Un Manoël Fernandez, avec des réserves que nous nous expliquerons plus loin, ne peut s'empêcher d'écrire cet éloge (cité par Conzelman) « : ... Dans tout le royaume, il n'y

avait personne qui fût plus sage que lui ni plus digne d'être roi. » Et que l'évêque Bermudez boude, nous verrons aussi pour quelles causes.

J'aurais aimé de trouver chez les Musulmans encore un écho de ce grand règne. Mais l'histoire de la conquête de l'Abyssinie, de Chirab al din Ahmad ibn abd Al Quadar, dit Arab-Faqih, traduite par René Basset, s'arrête malheureusement au père de Galâwdêwos, Lebna Dengël...

Que du moins, sous l'invocation sacrée qui ouvre ces pages comme celles du vieux chroniqueur éthiopien, on veuille bien s'assurer que les traits qui les composent, avec la liberté de l'art, ont tous leur origine dans les vieux textes qu'il nous a été donné de connaître (1).

I

« Nous allons exposer le récit de la généalogie des rois (d'Ethiopie) depuis Adam jusqu'à présent. »

Tel est le beau programme que se fixe la *Chronique éthiopienne*, publiée et traduite par M. René Basset. Je sais bien qu'aussitôt, en une note, le savant orientaliste ramène la fondation du royaume d'Aksoum au I^{er} siècle de notre ère. Les géographes antiques n'en parlent pas. Mais au sens où la légende est plus vraie que l'histoire, où elle nous éclaire l'âme d'un peuple et d'un roi, où elle projette comme fond de vitrail la noble pensée du héros qui chevauche au premier plan, pourquoi nous serait-il interdit de la suivre?... Dans *Une Saison en enfer*, le poète Jean-Arthur Rimbaud, qui devait s'en aller un jour plus loin encore que l'Ethiopie, se voyait en l'un de ses aïeux, pèlerin de la Terre-Sainte parmi les Croisés du moyen âge. Au XVI^e siècle, n'en doutons pas, le roi Galâwdêwos se plut à songer plus d'une fois qu'il avait eu comme lointaine ancêtre la reine de Saba elle-même.

De Sét, fils d'Adam à Abraham, d'Abraham à Salomon, la merveilleuse généalogie se déroule.

Et, après de longs siècles encore, voici Bâzen, au temps duquel naquit Jésus-Christ (louange à Lui!), dans la huitième année du règne de ce prince.

On aimerait de le reconnaître sous les traits du Mage de bronze que guide l'Etoile. Pour nous, Occidentaux, l'Ethiopie, ce « pays des gens au visage brûlé », demeure mystérieusement lié au jour de l'Épiphanie. Depuis notre plus petite enfance, nous voyons leur beau roi devant la crèche. Il est venu, au pas allongé des chameaux, avec ses compagnons mystiques, apporter l'or, l'encens et la myrrhe, à un frère nouveau-né qui est infiniment plus grand que Salomon dans toute sa gloire...

Le chroniqueur éthiopien ne nous permet pas de croire qu'aucun mage fût de son pays. En l'an 333 seulement de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous le règne d'Absêha et Asbêha, Abbâ Salamâ y apporta la Bonne Nouvelle. Une partie du peuple d'Ethiopie vivait alors dans la religion juive; d'autres auraient même adoré le serpent. Mais quand Abbâ Salamâ vint avec son père, qui était marchand, leur enseignant l'Évangile, ils crurent et reçurent le baptême...

Dès lors, l'histoire de l'Ethiopie est belle comme une mosaïque à la gloire de l'Enfant-Dieu, comme un vitrail dédié à Notre-Dame. Toute la suite de ses rois accourt vraiment à Bethléem... Nous ne nous trompons pas en l'y voyant aujourd'hui. Les beaux

(1) Ces pages sont extraites d'un volume à paraître bientôt chez Grasset, *La Légende dorée au delà des mers*, suite d'études groupées et présentées par notre ami Maurice Vaussard à l'honneur et à la louange des saints indigènes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

(2) Bibliothèque de l'Ecole, CIV^e fasc.

(1) A consulter aussi, *Histoire de l'Ethiopie*, par L.-J. MORIE, à laquelle nous empruntons l'excommunication prononcée par l'évêque André d'Oviédo — évêque pour lequel il faudrait examiner les archives —; *Histoire de l'Ethiopie*, par KAAMERE, JAMES BRUCE, *Voyage en Ethiopie*; LA CROIRE, *Histoire du Christianisme en Ethiopie*; CODIGNI, *De Abbassinorum rebus*; TELLEZ, *Histoire générale*, t. II, ch. XXVI, XXVII; D'ABBADIE, *Géographie de l'Ethiopie*; BERMUDEZ, *Breve relação do embaixada que Jaão B. traizo do emperador de Ethiopia*, Lisboa, 1565.

noms!... C'est Néouaya-Krestos qui signifie Vase-du-Christ (1342-1370); Néouaya-Maryâm, qui signifie Vase de Marie (1370-1380); Daouti ou David I^{er} (1380-1409)... Plus tard, c'est Baëda-Maryâm ou Celui qui est dans la main de Marie (1468-1478); c'est Nâod, surnommé le Lion pour l'ennemi, Anbarâ Babâr (1495-1508). C'est Lebna-Dëngël ou Encens de la Vierge, surnommé Ouanâg-Sagad, Lion vénérable... Celui-ci, monté sur le trône en 1508, à peine âgé de onze ans, malgré toute la vaillance qu'il a déployée, quand il meurt, le 2 septembre 1540, laisse un bien lourd héritage à son fils. Le roi Mâr Galâwdëwos (que la paix soit sur lui!) ou, comme disent les Latins, le roi et seigneur Claudius, est alors seulement dans sa dix-huitième année. Mais son règne rapide, qui ne fera guère que doubler son âge, va justifier pleinement l'appellation royale, Asnaf-Sagad, qui lui est décernée et que Ludolf traduit : *usque ad fines terrarum venerabilis* vénérable jusqu'à l'extrémité de la terre.

Il y a déjà plus de deux siècles que les musulmans luttent contre l'Éthiopie. Ils ont été tenus en échec durant de longues années. Mais dès l'enfance de Lebna-Dëngël, sa grand-mère, la régente Hélène, a connu l'angoisse et a écrit à Don Manoël de Portugal pour lui demander son alliance contre les Maures. Elle avait vu la réception de l'ambassade envoyée en Éthiopie par le roi Jean II dans l'espoir d'y trouver le fameux prêtre Jean. Les Portugais sont chrétiens comme elle. A eux, elle s'est adressée, confiante qu'ils viendront défendre son peuple des conquêtes de l'Islam qui déjà, sous Sélim I^{er}, s'est emparé de l'Égypte et de toute l'Arabie. Lebna-Dëngël, lui, a même adressé des lettres au pape Clément VII, où il a paru le reconnaître comme le Vicaire du Christ. L'Éthiopie est dans l'attente du secours de la Chrétienté occidentale...

Sera-t-elle déçue?... Ne craignons point de toucher immédiatement au point névralgique de cette histoire. C'est notre douleur, sans aucun doute que ce magnifique roi Galâwdëwos qui va tomber, percé de coups, en confessant Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne soit pas entré, de son vivant, dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, seule fondée sur la pierre inébranlable!... Mais les étroites politiques humaines, les nationalismes ignorants de la fraternité chrétienne, ici comme ailleurs, ont tout brisé. Il faut le dire : les Portugais sont allés, eux aussi, en Éthiopie avec un esprit de conquête, tranchons net, d'impérialisme. L'évêque Bermudez lui-même, nommé patriarche d'Éthiopie par le pape Paul III, fut d'une telle maladresse que le pape Jules III fut amené à choisir un nouveau patriarche. Mais quand, à la place et au nom de celui-ci, Nunez Barrato, l'évêque André d'Oviédo vint essayer de nouvelles controverses religieuses, il était trop tard. Inutilement insultés et provoqués, au lieu de se sentir appelés et aimés, les Éthiopiens n'avaient pas reconnu la voix du Père commun des fidèles dans les traductions nationalistes que leur en présentaient des envoyés indignes. N'avaient-ils point vu, d'ailleurs, un capitaine portugais, Arias Dias, devenu leur ami, demander à être rebaptisé sous le nom de Maryos le Franc, selon le rite de l'Église d'Alexandrie? Cette apostasie n'était-elle point pour les assurer dans cette idée que quiconque était de Rome voulait conquérir leur territoire? Au lieu de rencontrer la sainte humilité du missionnaire catholique, — si justement et si noblement recommandée de nos jours par notre très grand pape Pie XI, — ils s'étaient heurtés à des prêtres, qui paraissaient possédés de cet orgueil sacerdotal dont Léon Bloy a dit qu'il est le plus terrible de tous les orgueils. Les Éthiopiens n'étaient en rien responsables de l'hérésie d'Eutychés. A travers elle seulement, ils avaient reçu des Coptes le christianisme. Oui, pour les éclairer, il eût fallu des saints. Redisons qu'ils ne trouvèrent que des nationalistes, des impérialistes portugais. C'est alors que Galâwdëwos répondit à ceux-ci par une profession de foi, connue sous le nom de *confession de Claudius*, où il affirmait que les Éthiopiens croient en un seul Dieu, à son Fils Jésus-Christ, au Saint-Esprit, au baptême et à la vie future; que le symbole de Nicée est le leur; que, s'ils célèbrent le Sabbat, ce n'est point à la manière des Juifs; que, s'ils pratiquent la circoncision et l'abstinence du porc, c'est par suite uniquement de coutumes locales; que s'ils n'adhèrent pas enfin à l'Église romaine, ils demeurent convaincus d'avoir reçu la véritable tradition ecclésiastique de ceux qui, les premiers, les évangélisèrent... La soumission spirituelle de l'Éthiopie à la Cour de Rome ne signifiait pour eux que la domination temporelle du Portugal sur leur royaume. Son chroniqueur invoquera même Asnaf-Sagad, « afin que les musulmans, dit-il, ne s'emparent pas de notre héritage et que des gens de Rome ne prennent pas notre pays ». L'évêque

André d'Oviédo excommunia le roi, mais nous n'avons aucune raison de ne pas croire à l'ignorance invincible de Galâwdëwos. Bien au contraire, son martyr, librement accepté et subi, met le signe du baptême de sang à sa bonne foi parfaite. Puisse-t-il être pour l'Éthiopie, dont les relations n'ont jamais été interrompues avec le Pape, dont le roi actuel recevait hier encore avec les plus grands honneurs les missionnaires catholiques, le gage d'une union complète et définitive avec l'unique Église, élevée au-dessus de tous les empires et de toutes les frontières, vraiment respectueuse de tous les Césars légitimes, désireuse uniquement de rassembler ce qui est à Dieu, les âmes très chères que Jésus-Christ a rachetées, *ut unum sint!*...

* * *

Lebna-Dëngël, qui fut tout près, nous l'avons vu, de réaliser cette unité, avait pris le plus grand soin d'enseigner à son fils l'Évangile. Bien souvent, ils avaient penché ensemble leur tête sur les Écritures sacrées. L'Ancien Testament, comme le Nouveau, leur avait ouvert les allées providentielles de l'histoire humaine et divine. Les moines les plus savants de l'Éthiopie avaient été chargés de l'instruction du jeune prince. Et, en même temps, les plus nobles capitaines lui avaient appris à monter à cheval, à tirer de l'arc, à chasser les animaux, et, avec le maniement des armes, la stratégie, toutes les sciences militaires. A dix-huit ans, Galâwdëwos est prêt pour son métier de roi chrétien.

Son cœur est aussi bien fait que son intelligence. Aucun orgueil ne semble l'avoir enflé. « Il ne s'enorgueillissait pas de ses victoires et n'avait pas honte de ses défaites. Il se souvenait, nous dit son chroniqueur, de cette parole de la Sagesse à ses enfants : « Le vainqueur n'est pas plus digne de gloire ou de louange que le vaincu ne mérite la raillerie ou le mépris; car Dieu seul, dont le nom est glorifié, est toujours vainqueur et n'est jamais vaincu. » Il voyait ainsi en Dieu « le Maître de l'opportunité »...

Il invoquait le Règne du Monde et s'écriait : « O ma patronne, ne préserve pas mon corps de l'ignominie, mais embellis mon âme! » Et cette prière fut entendue par un eunuque qui la certifia sous la foi du serment. En 1552, dans le septième mois de l'Alleluia, un lundi, il voulut présider lui-même à la dédicace du sanctuaire de Tadbâba-Maryâm, dont le nom signifie Couverture de l'Arche de Marie, et qu'il avait fait lui-même édifier : il marchait pieusement et humblement à la suite du grand-prêtre Afawa-Dëngël et le tabot, la pierre sacrée, l'arche symbolique, était porté par Abbâ Johannès, prêtre de Dabna Libanos. Quelle âme catholique ne se réjouirait profondément de cette dévotion mariale? Marie, Arche du ciel. On songe invinciblement au chant sublime de l'Alighieri : « Vierge Mère, fille de ton Fils, humble mais plus élevée qu'aucune créature... celui qui veut une grâce sans recourir à toi, celui-là veut que son désir vole sans ailes ». Tel n'était point, certes! le roi Galâwdëwos. Pareil à notre Louis XIII, il fit un vœu à Tadbâba-Maryâm. « Asnaf-Sagad mettait sa confiance dans le Seigneur et dans ses prières à Notre-Dame Marie qui l'accueillit. »

Aimant Dieu par-dessus tout, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, Mâr Galâwdëwos (que la paix soit sur lui!) aimait son prochain comme lui-même. Il pria et il pleura pour son peuple. Il « ne regardait pas non plus les défauts d'un autre, ajoute son chroniqueur, il n'écouait pas ce qu'on lui disait d'un absent, et n'acceptait pas une accusation contre lui ». J'écoute dans ces lignes l'accent même de notre Jean Racine, l'exemple à proposer de la morale que chante un chœur d'*Esther* :

*Rois, chassez la calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.
Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.*

Nous vous suivons, Galâwdëwos, modèle des rois, et nous tournons pieusement les pages de votre histoire...

Dix Éthiopiens s'étaient révoltés, passant même au camp de l'Islam : quand ils lui firent soumission, il leur pardonna et les embrassa, comme le Père de l'Évangile l'enfant prodigue et retrouvé. Il ne voulait connaître qu'une justice miséricordieuse. Il défendait que l'on tuât aucun prisonnier. Quand le fils de Mohammed Grân fut devenu son captif, il le traita comme s'il eût été son

propre fils. « Il s'affligeait beaucoup plus pour son peuple, écrit son chroniqueur, que pour lui-même. » Et encore, ce trait, véritablement franciscain : « Il était miséricordieux et avait le cœur plein de pitié pour toute créature, pour l'homme et les animaux, pour les oiseaux et les autres bêtes. Il s'intéressait à tout être qu'il voyait; lorsqu'il réfléchissait aux peines de ses semblables, des larmes s'échappaient de ses yeux à cause de la grande compassion dont son cœur était plein ». Ah! qu'il nous paraît donc proche de notre saint Louis qui pleurait ainsi avec Joinville!... On comprend que l'ami qui l'évoque l'appelle un « bon pasteur » et nous dise, en une véritable litanie, que son gouvernement fut bon, ses lois justes, sa parole sincère, son jugement droit, ses sentences équitables, ses prescriptions éclairées.

II

Et cependant...

Cependant, il faut l'avouer, il y a une faute dans sa vie comme dans celle du roi David. Lui aussi, un jour, il a ravi la brebis du pauvre, la femme qui appartenait à un autre. Cette ombre, son chroniqueur n'a pas voulu en parler. Mais pourquoi la taire? L'auteur de l'histoire d'Ethiopie qu'a traduite René Basset ne garde point le même silence. A ne point connaître le péché de David, comprendrions-nous aussi bien sa pénitence et la plainte ardente et déchirante du psaume *Misereere*? Le sentirions-nous, cet aieul du Christ, notre frère, hélas! dans la chute, mais notre frère aussi dans le bondissement du repentir vers la Rédemption de toute la misère humaine? Si nous ne savions pas les défiances de Marie-Madeleine, la Miséricorde infinie de l'Hôte divin de Simon toucherait-elle aussi profondément notre cœur? Ainsi le martyr de Galawdewos expiera le crime qu'il se reproche.

A quelle époque le commit-il? A quelle époque enleva-t-il de force à son mari, qui était prêtre, cette femme dont il s'était épris à cause de la beauté de son visage et dont, n'ayant pas su arracher son œil, il fit tristement sa complice? J'incline à croire que ce dut être seulement un an avant sa mort, après cette défaite des Turcs, en 1558, qui avait paru totale et définitive. Le repos se glissa dangereusement dans cette âme détendue. « Veillez et priez, car l'esprit est prompt et la chair est faible. » Il dut se rappeler ensuite, trop tard, la divine parole. L'ivresse charnelle avait défait en une minute cette âme royale qui ne comptait jusqu'alors que des triomphes...

Le péché de Galawdewos s'aggravait d'une infidélité à sa propre femme, Sabla Ouangel, Epi de l'Evangile, la bien nommée, qui avait été pour lui comme un pain de douceur et de courage, qu'il avait chérie de toute son âme, qui lui avait donné deux filles, et qu'il avait voulu lui-même couronner et sacrer, lui donnant le titre suprême d'Etigé, Ité, l'Impératrice.

Où étaient ces beaux jours?

Où était l'aube radieuse de ses dix-huit ans, quand, pour la première fois, en septembre 1540, il avait paru au peuple, si humble et si grand, dans la pompe et la majesté de sa royauté toute neuve?

Où était la magnifique vaillance qu'il avait déployée, trois mois après, quand, au cours d'une surprise, il s'était élancé au milieu des musulmans commandés par le garad Esmar, en tuant un grand nombre et les terrifiant — ainsi que le consignera un de ses chroniqueurs — « à la manière d'un lion terrible et d'un ours magicien? » Les musulmans partient, ne pouvant lui résister en face et disant : « Qui pourrait le combattre, puisque le Seigneur est avec lui? » ç'avait été son premier combat et il s'y était montré un maître.

Ne se rappelait-il plus tout le secours de l'Esprit-Saint qu'il avait éprouvé tant de fois, — à l'arrivée des Portugais qui, tout de même, d'abord, l'avaient bien aidé contre l'Islam et qu'il avait su récompenser par des honneurs et des terres; — cet autre jour où le Seigneur voulut montrer sa force, exaltant les humbles et déposant les puissants, et suscita un pauvre dont le nom est inconnu pour aller jusqu'à l'invincible Esmar et le tuer durant le sommeil; — et comment, après la défaite où le Portugais Don Christophe trouva la mort, lorsque tout semblait de nouveau perdu et que Mohammed Grán, avec insolence, était allé établir son camp tout auprès de celui du Roi d'Ethiopie, ce Gaucher, plus redoutable encore qu'Esmar, avait été tué d'un coup de fusil, dès le début de l'action, le 22 février 1543, par un soldat portugais, vengeant son chef et semant la panique chez l'ennemi? Galawdewos avait-il oublié tout cela? Ne se rappelait-il plus encore toute la reconnaissance qu'il avait promise au sanctuaire de Tadbàba-

Maryâm entre les mains de Notre-Dame la Vierge Marie? Et tant d'autres triomphes qui suivirent, sur le successeur de Grán, Abbàs, sur les Gallàs, ces étranges peuplades du sud dont les incursions ont été repoussées, la prospérité du peuple, l'agrandissement du royaume...? Tout cela méritait-il l'oubli?...

Galawdewos se réveille comme d'un songe. Comment s'est-il assoupi ainsi dans l'ivresse charnelle? Il se fait horreur à lui-même! Et une plainte, aussi désolée, aussi confiante que celle du psalmiste monte à ses lèvres...

On a annoncé que le prince musulman Nour, roi d'Adal, poussé par Del-Ouanbara, la veuve de Grán, s'avance contre l'armée de Galawdewos.

Le beau roi de bronze s'est levé. Il a rassemblé ses soldats. Il veut courir à l'ennemi. Les pleurs de la pénitence ont lavé son visage comme l'hysope et son ample manteau, comme une chape, l'entoure de la blancheur de la neige.

Alors, les moines viennent à lui. Il y a là Abba Johannès, le prieur de Dabna-Libanos qui portait l'arche symbolique à la dédicace de Tadbàba-Maryâm. Il y a quelques-uns des plus savants et des plus dévots religieux de l'Ethiopie. Il y a Abba Maqares. Et ils sont plusieurs qui lisent dans les astres, fils spirituels des mages. Pourquoi ont-ils l'air si grave, et le roi les écoute-t-il, si recueilli?... « L'heure est venue pour toi de prendre une décision suprême, lui disent-ils. Réfléchis, ô roi, et choisis. Entre le royaume des cieux et celui de la terre, il te faut aujourd'hui prendre parti. Si tu fuis aujourd'hui le combat, tu vivras et tu vaincras. Si tu mets en exécution ton projet, tu mourras, et tu entreras dans le Royaume des Cieux. » Mais Galawdewos, dans un cri : « Je préfère mourir pour celui-ci ».

On est au 27 de Magabit, qui est le 23 mars 1559. C'est le jour anniversaire du Crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et Galawdewos, les yeux baissés, tandis que les moines célèbrent l'office, médite intérieurement sur la Passion divine. Ainsi le Fils de Dieu, le Verbe incarné a voulu souffrir tout cela pour chacun des hommes; pour lui, prince qui n'a connu que les bienfaits de la Miséricorde infinie et qui l'a cruellement offensée. Il voit son péché dans les fouets de la flagellation, dans les clous qui percent les mains de l'innocente victime. Galawdewos pleure. Il voit le Calvaire sous le Ciel qui se couvre de lourds nuages. Il pleure. Il voit la Vierge Marie, la Co-Rédemptrice au pied de la Croix. Il pleure et prie. Le torrent de l'Amour divin blesse mais apaise son âme. Les moines, vraiment, ne lui ont-ils pas annoncé tout à l'heure la promesse de Jésus au larron pénitent : « En vérité, je te le dis, tu seras ce soir même avec moi dans le Paradis? »...

Après la cérémonie, voici les officiers de Galawdewos qui, à leur tour, s'avancent vers lui. « Nous te supplions, ô Seigneur, de ne point aller t'exposer aux coups de l'Islam. Nous te demandons de passer encore cette pâque avec nous pour que nous nous réjouissons avec toi à table, mangeant et buvant dans une belle allégresse. » Mais Galawdewos : « Je ne resterai pas et ne verrai pas cette fête de Pâques, dans laquelle la nourriture et la boisson que je prends deviennent des excréments et de l'urine, mais j'assisterai à la Pâque céleste, exempte de ces souillures, et je m'y réjouirai avec le Seigneur Jésus-Christ ».

Un suprême assaut l'attend encore. Voici que soudain, celle qui fut son amante se précipite à ses genoux : « Mon Seigneur, dit-elle, ne meurs pas ici, je t'en prie pour l'amour de moi ». Alors, Galawdewos la relève purement et doucement. Il souffre de cette douleur que sa faute a créée. « Pour l'amour de moi! » Pauvre cœur féminin qui se désespère! C'est maintenant que le roi éprouve en vérité qu'il l'aime. Ah! qu'il lui donne donc la plus grande preuve de son amour!... « A cause de qui, lui répond-il, à cause de qui crois-tu que je meurs? N'est-ce pas à cause de toi? Car la souillure de mon péché ne peut être effacée que par mon sang, puisque je t'ai enlevée au prêtre, ton mari. »

L'heure enfin est venue, l'heure, où, en confessant le nom du Christ, il va enfin participer à la passion du Maître. Dans son armure éclatante, il se dirige vers les troupes des musulmans. Il est à la tête de son armée. Il a les yeux levés vers le Ciel où il voit apparaître pour son âme une grande étoile crucifère. Ce n'est point vers un triomphe d'un jour qu'il marche, vers ce festin d'une heure dont lui parlaient ses capitaines. Il court à la victoire définitive. Il sait qu'en ce 27 de Magabit, en ce jour de la Passion de son Dieu et du nôtre, il va entrer dans la Maison Eternelle du Pain Vivant, dans la Bethléem céleste. Le roi Mâr Galawdewos est aujourd'hui, en vérité, un Roi Mage à cheval...

Les troupes se sont affrontées. C'est une mêlée indescriptible. Galawdewos, sourd aux cris des siens, s'élançe au plus fort du combat. Il frappe de taille et d'estoc. Il est aussi beau et aussi vaillant qu'à la première lutte de ses dix-huit ans, quand on le comparait à un lion terrible et à un ours magique... Mais il tombe, percé de coups, trente lances contre lui dressées. De sa bouche, dans un dernier soupir, s'exhalent les noms de Jésus et de Marie...

Faut-il croire, avec l'auteur de la *Chronique de Galawdewos*, que son corps fut trouvé trois jours après sur le champ de bataille et enseveli dans une église bâtie sous le vocable de son patron, saint Claude d'Antioche? Faut-il suivre le manuscrit publié par René Basset, qui soutient, que les musulmans, après sa mort, lui coupèrent la tête, emportèrent celle-ci dans l'Adal et la placèrent sur un poteau, pendant que le reste de son corps seulement était recueilli par les Ethiopiens et transporté solennellement à Tadbaba-Maryâm?... Si la première version nous apprend que le cadavre n'était pas décomposé, lorsqu'un serviteur l'enterra, « ce qui indique le corps d'un juste », la deuxième nous affirme un miracle plus étonnant encore, puisque durant trois ans il n'aurait pas plu sur le pays où la tête royale était exposée et qu'elle fut vendue alors à des marchands qui la déposèrent, à Antioche dans le tombeau de saint Claude, le grand martyr...

Quoi qu'il en soit, il est certain que Galawdewos est lui-même un martyr chrétien de l'Islam. Son chroniqueur a écrit après sa mort une lamentation sur les vingt-deux lettres hébraïques, à la manière du prophète Jérémie. Ce poème très beau et très poignant nous montre bien quel amour l'Ethiopie lui a voué. Il l'appelle : « Sauveur de ton peuple », « Notre Pentecôte », comparant son règne aux fêtes joyeuses des cinq semaines après Pâques.

Pour nous qui savons combien il est proche de notre saint Louis, qui avons vu paraître sa justice, sa sagesse, et, plus encore, le don divin entre tous, sa bonté, malgré que des politiques impérialistes lui aient fermé le chemin universel de Rome, malgré qu'il ait failli comme David, parce que Dieu l'a relevé dans son immense Miséricorde à la prière de l'Immaculée, parce que nous avons la confiance qu'il est entré dans le Paradis : Roi Mage et Martyr, comment le roi Mâr Galawdewos ne serait-il pour nous aussi Asnaf-Sagad — sans rien préjuger certes, des jugements de l'Eglise mais tout de même en un beau sens humain — « vénérable jusqu'aux extrémités de la terre »?

JEAN SOULAIROL.

Le Grand Portail des Morts⁽¹⁾

Lorsque, par devoir professionnel, on lit beaucoup de livres, la sensibilité s'émeuse, on se méfie des habiletés factices, on reste froid et prêt à se défendre pour mieux juger. Et s'il arrive qu'on reçoive le choc et qu'on s'abandonne à l'émotion, on est bien certain de se trouver en face d'une œuvre d'une qualité rare. C'est ce que je viens d'éprouver avec *Le Grand Portail des Morts*, de Serge Barrault; aussi, j'affirme sans crainte de me tromper, que j'ai touché ce qu'on appelle communément un chef-d'œuvre, c'est-à-dire un de ces livres dont la valeur ne tient pas à l'actualité, mais qui expriment dans une forme durable des choses qui ne passent pas.

Il s'agit de la Mort. Sujet banal, sujet éternel. Tous les écrivains qui y ont touché, même maladroitement, s'en sont trouvés plus grands; ceux qui ont su s'élever à sa hauteur ont conquis l'immortalité en parlant de la mort; en tout cas, aucun artiste n'a pu découvrir un sujet de cette taille ni qui remue aussi profondément les cœurs humains. Prononcez certains mots : la danse macabre, la ballade des pendus, le Campo-Santo de Pise, les Fleurs du mal — et j'ai choisi à dessein des thèmes variés que la mort éclaire de

face ou de biais — immédiatement vous provoquez la gravité sur les visages et vous faites monter du fond des âmes ce que l'humanité a de plus précieux. On dirait qu'il y a en nous et autour de nous de magnifiques formes enchaînées que le nom seul de la mort délivre et met en mouvement; mais ce nom, il faut oser le prononcer largement et tout haut.

Serge Barrault a osé et il est allé jusqu'au bout de son audace.

Il ne veut pas en faire un divertissement lyrique, une sorte de discret accompagnement funèbre qui donnerait plus de prix à nos joies éphémères. Non, la mort qu'il évoque, c'est la Mort, le squelette de la danse macabre, terriblement vivant et menaçant. Et ne croyez pas que vous allez-vous esquiver de là comme d'un mauvais rêve; vous êtes pris au collet, vous n'échapperez pas.

*Ce soir vivant, ton corps s'assied;
Puis, chacun de tes pieds s'allonge.
Et tes épaules pour le songe
Se carrent bien sur le dossier...*

*Tes pieds, un jour, on les prendra
Ainsi que tes propres épaules,
Et glacé l'on te couchera
Dans la plus étroite des geôles.*

*Tes doigts qui feuilletent ce livre,
Un parent, dans un geste saint,
Autour du crucifix de cuivre
Te les croisera sur le sein.*

Inutile de chercher à me dérober; c'est de moi qu'il s'agit là-dedans. Je m'abandonne au poète qui raconte avec la mienne sa propre aventure; et c'est pour cela qu'il frémit jusqu'au fond de ses vertèbres.

D'abord un prélude fait d'une idée âpre et simple comme la vérité : regardez; les hommes qui passent et s'agitent courant vers leur plaisir, courent vers la mort; un grand nombre parmi eux sont déjà des morts; regardez avec des yeux libérés du mensonge, vous verrez le squelette que recouvre, comme un vêtement prêt à tomber, une peau mensongère. La vie est une danse d'éphémères. Habités à cette idée, nous voilà prêts à entrer dans le drame individuel que des centaines d'hommes vivent à chaque heure du jour et que nous vivrons demain. Nous passons le portail et nous voici dans la demeure et dans la chambre de l'agonisant.

Cet agonisant est un chrétien. Et c'est un homme. L'amertume de la mort le ravage, mais la foi le reconforte. Sa femme, son fils, le docteur l'entourent, mais ils ne le suivent pas dans sa lutte et il est seul. C'est alors que son Dieu vient à lui par l'Extrême-Onction et par le viatique. Ici des pages étonnantes; brusquement, la mort, l'odieuse, la gueuse rapace est transfigurée. La mort du chrétien est un rite, c'est une liturgie, c'est une messe où l'agonisant s'immole lui-même.

*Je monterai ce soir à l'autel du Seigneur;
J'y puiserai l'éternelle jeunesse.
Délivrez-moi, mon Dieu, de ce monde pécheur;
Vers vous mon âme appelle avec détresse.
Vous êtes mon secours, ne m'abandonnez pas.
Mon ennemi m'opprime à chaque pas.
Envoyez le rayon de la montagne sainte
Afin qu'en haut, suivant le dur chemin,
Je parvienne au palais angélique, où, sans crainte
Mon luth jouera le cantique divin.*

Transfiguré par le Viatique, l'agonisant s'élève à des sentiments

(1) SERGE BARRAULT : *Le Grand Portail des Morts*, collection « La Nef », éditions Spes.

et des pensées qui sont déjà du Ciel; voyant en lui un élu, la famille à genoux lui donne ses commissions pour l'au delà.

Tu parleras de nous au Seigneur Jésus-Christ... Il meurt. Mais le poète conserve à son cadavre une survie mystérieuse et, seul sur sa couche, cette fois bien seul, le corps vidé de son âme continue à monologuer :

*J'incarne la sourde épouvante.
Et cloîtrant dans un monde noir
Ceux qui me rendent leur devoir
J'interromps la fête vivante.*

Pendant que le mort persiste dans sa vie mystérieuse, enveloppé dans les lamentations et les réflexions de la famille qui croit qu'il n'entend plus, le menuisier fabrique le cercueil où le cadavre sera emballé comme un colis et confié à la terre pour y pourrir; les amis défilent, regardant la dépouille mortelle et, graves tout à coup, méditent sur la posture que le vivant a prise dans la mort, les mains jointes, les doigts suppliants allongés,

*Vers le Juge invisible aux arrêts effrayants,
Voilà, nous disons-nous, sa pose coutumière,
Car le geste de l'homme est surtout la prière.
Vers la Face de Dieu voilée au fond du jour
Comme en la nuit brillante, ô crainte, ô grand amour,
Il tend ses faibles bras brisés par les désastres
Mais que n'ont pu remplir les femmes ni les astres.*

Bientôt commence un grand acte du drame chrétien, l'acte de la messe du mort. Le mort dans son cercueil, sous le drap, entre les cierges, supplie son juge, voit et entend ce qui se passe autour de lui et sent tomber sur lui la rosée des pures prières; le prêtre accomplit le sacrifice qui interposera entre le Juge et le mort la voix implorante du Rédempteur ensanglanté; les fidèles, les amis, les vrais chrétiens joignent leur voix à celle du prêtre; les indifférents rêvent à autre chose; d'autres s'entretiennent de leurs affaires et de leurs plaisirs; les croquemorts sortent pour aller boire; les gens pressés regardent leur montre; les marchands supputent le prix des couronnes. Avec quelle force on sent que le drame humain, le vrai, le seul réel, est au fond des âmes et dans la confrontation de ces âmes avec la mort, et dans la confrontation du mort avec le Juge!

La Messe se déroule, suivie dans chacune de ses péripéties par le mort attentif. Avec un frisson de joie, il entend la prière des fidèles qui reprennent et interprètent les accents de la liturgie.

*Nous voulons bercer ta souffrance
Par des chants funèbres et doux,
Comme un enfant sur les genoux,
En attendant ta délivrance.*

*Nous te savons plus malheureux
Que l'orphelin ou que la veuve,
Tombé dans la profonde épreuve,
Entre les versants ténébreux.*

La consécration. Le mort voit se dresser sur l'autel l'image du Rédempteur.

*Voici que Jésus-Christ s'élève,
Crucifié, pâle, mortel,
Les pieds sur la nappe d'autel
Et sanglotant sans nulle trêve.*

*Son torse où l'on compte les os
Ainsi qu'un soufflet de souffrance
S'enfle et se creuse. A grandes eaux
Il pleure pour ma délivrance.*

¶ Pour le mort, le Christ-Sacrifié récite le *Pater* que la foule accompagne. La messe finit; c'est l'absoute; l'encens offert à la dépouille qui doit ressusciter, l'eau bénite aspergeant le cercueil, Un grand mouvement se fait; en hâte on défile. Le mort voit s'avancer vers lui les cœurs indifférents, les cœurs pressés, les cœurs avides, les cœurs pieux. Il a comme une joie de se voir ainsi pour une minute entouré de tant de vivants; même commandé, leur geste a quelque chose de fraternel qui l'enveloppe et le réchauffe.

Mais bientôt, il est de nouveau seul. A travers le village muet ou indifférent il passe, pour son dernier voyage. Le voilà maintenant dans la tombe. En hâte la foule, même les parents et les amis, les vivants tournent le dos à la mort et s'en vont vers la vie. Mais le drame que raconte le poète, continue sous terre, dans la tragique solitude du cercueil. Le mort parle à Dieu; tandis que tombe et s'effrite tout ce qui fut le cadavre, le squelette demeure, raidi dans le dernier geste, celui de la prière. Et ce squelette se souvient d'avoir été marqué par l'attouchement divin et il tressaille déjà dans l'espérance de la résurrection.

Tout ce drame que je viens de décrire à grands traits est raconté avec un réalisme direct, un réalisme qui n'a rien de littéraire, qui est tout objectif; on a devant certains détails un mouvement de recul. C'est l'effet que produit la mort; songez au renâclement des chevaux de la fresque du Campo Santo quand ils rencontrent la mort sur la route. Ce sujet, traité avec tant de brutale franchise, suffoquerait l'âme la plus ferme, si les pourritures et les sanies n'étaient pas enveloppées dans la lumière chrétienne qui les transfigure. Pour nous, la mort est une naissance; mais si elle n'était pas une naissance, de quels sinistres désespoirs ne serait-elle pas pleine?

Que dire de la forme de ce grand poème? Serge Barrault a adopté une technique toute moderne. Son vers, tantôt est cassé par l'horreur, tantôt il se déroule comme une longue écharpe de pitié; jamais il ne s'embarrasse des vieilles conventions et des règles traditionnelles. Aurait-il perdu à conserver les plus essentielles? Je ne sais. J'ajoute aussitôt que s'il a secoué tous les jugs et s'il est ainsi habillé à la mode du jour, il ne s'est pas réfugié dans l'obscurité où les médiocres peuvent se livrer sans péril à leurs exercices. Le vers de Serge Barrault est au contraire d'une clarté hallucinante; il inonde d'une implacable lumière les plus macabres profondeurs. C'est la preuve que l'artiste chrétien d'une belle conscience professionnelle : de quoi servirait-il d'aborder certains sujets dangereux, comme la mort, si on devait se dispenser de parler clair? Au lieu d'amasser des ombres, ici la poésie doit dissiper toutes celles dont la peur humaine enveloppe le réel.

Je ne sais par quelle sera la destinée du *Grand Portrait des Morts*. Notre époque est si frivole et si pressée de vivre qu'elle passera, peut-être, indifférente à de si profonds accents. Mais pour ceux qui savent où ils vont et qui n'ont pas peur de regarder ce qu'on voit avec l'âme, ce livre restera comme un des plus âprement vrais et des plus émouvants qui aient paru en ce siècle où la mort s'est déjà mise en montre sous tant de faces diverses.

J. CALVET.
Agrégé de Lettres
Professeur à l'Université catholique de Paris

CATHOLIQUES BELGES
employez
les timbres d'ORVAL

La littérature Française au XVIII^e siècle⁽¹⁾

II

La deuxième partie de notre étude va maintenant nous faire descendre plus profond dans la pensée mobile et incertaine, dans le cœur généreux et troublé du XVIII^e siècle. Nous avons à chercher, en effet, la cause psychologique de ces contrastes et contradictions, de ce manque d'unité que nous avons signalés comme les caractères les plus apparents du XVIII^e siècle au début même de notre première partie.

Cette cause, nous la découvrons dans un conflit entre la raison et la nature. De là vient, en effet, tout le malaise du XVIII^e siècle. Ce conflit va nous révéler pourquoi il s'est tant contredit, pourquoi il ne cesse de passer d'un extrême à l'autre. Nous assisterons, non point seulement entre groupes opposés, mais dans l'intérieur même des âmes, à de véritables drames où nous découvrirons l'origine lointaine du « mal du siècle » dont souffrira René, dont souffriront Musset et la génération de 1830.

Il y a donc au XVIII^e siècle deux courants contraires : celui de la raison, celui de la nature, ou, comme on l'appelle en histoire littéraire, le « retour à la nature ». Nous allons d'abord tracer la ligne suivie par chacun de ces deux grands courants; ensuite nous chercherons à définir ce que le XVIII^e siècle entendait, et par raison, et par nature. Dans notre dernière partie, nous essaierons de donner le diagnostic de cette « sensibilité » à quoi aboutit la réaction contre la raison, le retour à la nature, cette sensibilité dont la pointe extrême est dirigée vers le romantisme : alors nous pourrions définir ce qu'il faut entendre par le préromantisme du XVIII^e siècle.

* * *

Le mouvement de la raison, le mouvement « philosophique » traverse le XVIII^e siècle d'un bout à l'autre. Il nous conduit de Bayle et de Fontenelle jusqu'à ces idéologues de la Révolution et de l'Empire, dont plusieurs vivaient encore au moment de la Restauration. Il faut donc retenir que le mouvement du retour à la nature, qui s'est dressé, à partir de 1750 environ, contre celui de la raison, l'a bien recouvert, affaibli, mais ne l'a point supprimé. Au contraire, malgré une opposition apparente, violente même, le « retour à la nature » a ses sources les plus importantes dans le mouvement philosophique : il en procède, tout en réagissant contre lui. De son côté, le mouvement philosophique subit l'influence de ce retour à la nature et il y trouve de nouveaux arguments, plus radicaux encore, contre l'ordre établi. En effet, si le mouvement de la nature s'oppose à ce qu'il y a d'antichrétien, d'antireligieux dans le mouvement philosophique; s'il discrédite l'athéisme, s'il réhabilite, sinon tout à fait le christianisme, sinon tout de suite le catholicisme, du moins l'Être suprême dont le culte sera rétabli par Robespierre à la place de l'éphémère et ridicule déesse Raison, force est de reconnaître qu'en revanche, dans le domaine politique et social, ce mouvement de la nature pousse le mouvement philosophique vers des idées et des gestes nettement révolutionnaires : contre la royauté pour la république, contre la société de l'ancien régime pour l'égalité. Mais nous anticipons, par une de ces digressions que ne laissait pas de recommander Pascal, puisqu'elles ramènent à la fin en la montrant toujours.

Nous avons donc à marquer les étapes du mouvement philosophique. Il a son point de départ dans l'esprit libertain qui se réveille dès les dernières années de Louis XIV et reprend l'offensive avec la Régence. La société du Temple sera son foyer, le grand prieur, duc de Vendôme, son protecteur, Ninon de Lenclos, sa nymphe Egérie; il trouvera dans Saint-Euremond, ce premier connaisseur de l'Angleterre, son plus intelligent représentant, et dans le jeune Aronnet son plus brillant disciple. Mais ce réveil n'est pas autre chose que la reprise d'un mouvement que le XVII^e siècle avait écrasé, sans avoir jamais réussi à le tuer tout

à fait; appelons-le la queue de la Renaissance naturaliste et païenne, tout comme on disait que les poètes irréguliers du XVII^e siècle étaient « la queue de Ronsard ». Ces libertins et ces athées qui effrayaient bien à tort le P. Mersenne et le P. Garasse, au temps de Louis XIII, n'étaient pourtant guère à craindre : c'étaient la plupart du temps de beaux esprits de cabarets et de mauvais lieux comme Cyrano de Bergerac, Théophile de Viau, Mathurin Régnier lui-même, ou des aventuriers comme Vanini; ils avaient contre eux leur incrédulité de mauvais aloi, leurs mauvaises mœurs, leur totale incuriosité scientifique, à un moment où la foi et la science marchaient d'accord, où les plus grands savants et les plus grands métaphysiciens étaient encore des croyants convaincus, tels Guy Patin, le P. Mersenne, déjà cité, son ami Descartes, leur ami commun Pascal et, hors de France, un Copernic, un Newton, un Leibnitz, même un Galilée. Mais, dès la fin de Louis XIV, les libertins se reconstituèrent, avec un avantage qu'ils n'avaient point su se donner auparavant : ils accaparèrent la science à leur profit.

Les deux précurseurs que nous avons à nommer ici sont Bayle et Fontenelle: Bayle, un protestant qui fut plus ou moins un persécuté, un réfugié en pleine réaction contre le dogmatisme catholique et contre le régime; mais aussi un érudit, un curieux, un amateur de petits faits et même de scandales, un humaniste qui rappelle à distance Erasme, et surtout un sceptique cultivant le paradoxe et la contradiction, enseignant à douter de tout, à donner à chaque opinion une égale valeur, fondant l'idée de tolérance sur l'indifférence religieuse la plus absolue. Les *Pensées sur la Comète* en 1682, sont une habile leçon d'athéisme, et le fameux *Dictionnaire historique et critique* (1696-1697) est le prototype de l'Encyclopédie. Fontenelle : un pur cérébral, un égoïste, qui mourut centenaire grâce à son égoïsme et prolonge le XVII^e siècle jusqu'au milieu du suivant, car il vécut de 1657 à 1757; bel esprit, qui ne se fait aucune illusion sur les hommes, sur lequel le sentiment n'a aucune prise, mélange du précieux et du pédant, qui met l'astronomie en madrigaux, ou presque, qui se fait le vulgarisateur de la science à l'usage des salons, et dont l'*Histoire des oracles* et les *Entretiens sur la pluralité des mondes* introduisent le scepticisme au compte-goutte dans le cœur des femmes et la cervelle des académiciens.

Avec ces deux hommes, nous n'avons qu'une avant-garde, pas même : des francs-tireurs. Il est encore trop tôt pour parler d'un mouvement philosophique. Montesquieu non plus n'est pas encore un philosophe, mais il sera l'un des maîtres dont se réclameront les philosophes. Ses *Lettres persanes* (1721) sont l'exact produit de la Régence, et par leur style, clair, court, alerte, et par leur orientalisme — les *Mille et une Nuits*, les récits de Tavernier et de Bernier venaient de mettre l'Orient à la mode, — et par leur libertinage, et par la satire parfois violente qu'elles renferment des mœurs, de la société, de la politique de Louis XIV, enfin, par leur irréligion. La *Grandeur et décadence des Romains* s'oppose à la conception théologique et providentielle de l'histoire, telle qu'on la trouve chez Bossuet, annonce de loin le mouvement du retour à l'antique. Quant à l'*Esprit des lois*, c'est une des grandes œuvres du XVIII^e siècle, bien que ce ne soit point un chef-d'œuvre; nous y retrouvons l'opposition fondamentale au régime de Louis XIV, mais avec une idée positive, celle de réformes constitutionnelles, fondées à la fois sur des conceptions féodales et sur un parlementarisme emprunté à l'Angleterre. Le libéralisme et la tolérance religieuse animent l'*Esprit des lois* et le dirigent contre la suprématie catholique, en même temps que la conception providentielle s'y trouve réfutée par l'hypothèse déterministe d'après laquelle l'histoire et les institutions politiques dépendraient du climat, du « milieu », dira plus tard Taine.

Le second maître du mouvement philosophique, celui qui va le faire naître, lui assigner ses buts, lui donner ses armes, le rendre irrésistible, sera Voltaire. Sur Voltaire, nous n'avons guère besoin d'insister; aussi bien, le retrouverons-nous, comme Rousseau, à chaque pas de notre chemin. Voltaire n'a pas encore de système : il a des idées pleines la tête et surtout derrière la tête. La première, la plus importante, c'est l'antichristianisme. Voltaire est foncièrement antichrétien, antireligieux; il est le classique de l'impiété. C'est lui qui désignera le christianisme comme le grand obstacle au progrès des lumières. Sa philosophie positive est courte, elle est vague. Il n'a jamais bien su lui-même s'il était athée ou simplement déiste : athée certainement, dans son fonds, au début de sa carrière; déiste plus tard, sous l'influence du retour à la

(1) Voir la Revue du 20 juin 1930.

nature, parce qu'alors la religiosité, sinon le sentiment religieux, se réveille; épicurien, libertin au début, donc hédoniste, faisant du luxe, des plaisirs charnels, de la curiosité intellectuelle, de toutes les jouissances, le but de la vie; plus tard, revenant à l'eudémonisme qui est tout de même une philosophie plus haute, plus transcendante, puisqu'elle place le bonheur dans un bien supérieur à l'homme et que l'homme atteint par la sagesse; monarchiste convaincu, flatteur des despotes éclairés, aristocrate, bourgeois gentilhomme, et plus tard, traversé par moments de sentimentalisme égalitaire et républicain: tel est cet homme à facettes, pour qui tout fut facile, qui a tout rendu facile, même les sciences les plus compliquées, les spéculations les plus profondes, même la tragédie et même l'histoire, en qui s'incarne l'esprit français dans ce qu'il possède, et de plus brillant, et de plus superficiel. Il y a dans Voltaire un homme de salon, un courtisan, un homme d'affaires, un spéculateur habile, un procédurier retors et souple, un gamin, de Paris, un malade imaginaire, un vieil égoïste soudain capable de tous les dévouements. Son génie fut celui de l'activité, de l'action: aujourd'hui, il eût été journaliste; il étroit le siècle et le pousse en avant malgré lui. Il suit la mode et, s'il la devance, c'est juste assez pour que la mode puisse le suivre lui-même. Voilà tout le secret de son immense influence. Il fut un prodigieux excitateur des esprits.

Après lui, avec lui, à son exemple, et sous son égide, la lutte philosophique n'avait plus qu'à s'organiser. Mais déjà la victoire était à peu près complète, puisque Arouet avait su mettre les rieurs de son côté, lui dont la moquerie, l'ironie fut l'arme irrésistible; puisqu'il avait gagné l'élite, les salons aux idées nouvelles, puisqu'il avait réussi à constituer une opinion, fait nouveau, autour de ses idées. L'armée des philosophes s'organisa donc, et ce fut autour d'une forteresse, l'*Encyclopédie*. Le prospectus en parut en 1750, les deux premiers volumes suivirent en 1751. L'*Encyclopédie* remplit donc toute la seconde moitié du siècle, puisqu'elle ne fut achevée qu'en 1780, l'année où parurent les tables. Ce « livre où seraient tous les livres » comme s'exprime Diderot, ce « tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous les siècles », sert à constituer le parti philosophique. L'*Encyclopédie* est une lourde machine de guerre, en première ligne contre le christianisme, contre l'Eglise, en seconde ligne contre les abus et les privilèges. Inspiré par l'esprit de Voltaire, elle a comme rédacteurs, comme animateurs, deux hommes qui sont aux antipodes l'un de l'autre, par le tempérament: Diderot et d'Alembert. Diderot est un homme du peuple, le fils d'un coutelier, c'est un Bourguignon bon viveur, gros mangeur — ses indigestions sont célèbres — matériel et matérialiste, un bohème, un débraillé; mais un enthousiaste, un abatteur de besogne, désintéressé, insouciant de ses intérêts cerveau toujours en ébullition, qui reçoit toutes les idées nouvelles, qui ne cesse d'en concevoir d'autres, et les plus audacieuses, grossier et sentimental comme un ouvrier, lyrique et vulgaire comme une grisette, improvisateur infatigable, dès qu'un choc a mis son cerveau en branle. Diderot est génial, mais dans le sens allemand et à la manière romantique. Le génie est à ses yeux le droit qui le dispense d'achever une œuvre et de la soumettre aux règles. Diderot est donc un improvisateur, ce qui a nui à son œuvre. Celle-ci est touffue, inégale, illisible en partie. Sa philosophie est courte, matérialiste et sentimentale comme lui: jouir, être bienfaisant, elle se réduit à ces deux principes. Mais ces dons d'artiste sont de premier ordre. Diderot est un homme pour qui le monde extérieur existe: ses contes, ses romans sont pleins de naturalisme et de fantaisie. Dans ses *Salons*, il inaugure la critique d'art au sens moderne. Il tente, avec le drame bourgeois, de réformer le théâtre.

On se demande pourquoi cet homme au milieu des encyclopédistes, aux côtés de ce d'Alembert qui fait, avec Diderot, le plus absolu des contrastes. D'Alembert, en effet, n'est qu'un géomètre, un mathématicien, sec, schématique, égoïste, ami de son repos, sceptique et prudent; mais il est correct, homme du monde, académicien célèbre. Il apporte à l'œuvre commune la considération dont manquait Diderot, il met de l'ordre et de la méthode dans ce travail dont le fils du coutelier langrois reste l'inspirateur. Supportée par ces deux cariatides, l'œuvre s'édifie.

Et maintenant, que sont les encyclopédistes? C'est une coterie ambitieuse et intolérante, formée de savants et de gens de lettres. Ils ne s'entendent guère entre eux, divisés qu'ils sont en deux groupes: celui des athées et celui des déistes. Mais ils savent faire

front contre leurs adversaires, et ce n'est pas une petite bataille, car ils ont réussi à mettre d'accord contre eux les Jésuites et les Jansénistes. Ils ont trois idées communes: l'antichristianisme, les réformes, la volonté de conquérir l'opinion. En politique, ils n'attaquent point le principe de la royauté, car ils ont besoin du roi et, pour avoir le roi, ils flattent les favoris; au contraire, ils seront aussi longtemps que possible les partisans du despote éclairé. Mais, s'ils cherchent à se concilier la royauté, s'il y a même complicité entre eux et le roi, grâce à la protection de M^{me} de Pompadour, ils s'opposent à la noblesse, surtout à la noblesse de robe, puisqu'ils poursuivent contre elle et ses privilèges la réforme de la justice et des lois. En revanche, ils appuient sur les parvenus, sur les nouveaux riches puisqu'ils ont besoin de mécènes. Bourgeois eux-mêmes pour la plupart, ils exploitent l'esprit d'opposition, inné chez le bourgeois français. Ils cherchent aussi des auxiliaires à l'étranger: déistes anglais, philosophes allemands comme Grimm, le baron d'Holbach et Frédéric II, leur grand homme, et même un Italien comme l'abbé Galiani. Ils s'intéressent au peuple, au paysan, à l'artisan; ils travaillent à diffuser l'instruction publique, ils se préoccupent des réformes agricoles et rejoignent ici les économistes et le « retour à la nature ». Ils combattent le système corporatif, mais ils exaltent les métiers que l'*Encyclopédie* promet au rang des sciences. En somme, les encyclopédistes veulent une réforme totale de la France, mais avec la royauté. Leur action a dévié à cause de leur antichristianisme qui les a entraînés beaucoup plus loin qu'ils ne l'auraient voulu, et parce que, purs cérébraux, esprits abstraits et schématiques, le sens de l'histoire, de la continuité, de la tradition, le sens même de la vie leur a fait complètement défaut.

Mettons à part Diderot: les encyclopédistes sont dépourvus de sentiment. La nature, l'art, la religion naturellement, et par conséquent le style, leur sont totalement étrangers. Ils attendent le renouvellement de la France, et du monde, par la seule force des facultés intellectuelles. La nature est bonne, l'homme fait partie de la nature; la raison est infaillible, le progrès est indéfini, les lois sont toutes puissantes parce qu'elles sont l'expression de la raison humaine et de la nature; on peut rendre les hommes parfaits, heureux, égaux par les lois et l'éducation, il n'y a que l'Etat émanation de la collectivité, qui puisse être éducateur et législateur; il n'y a qu'une morale sociale: tels sont leurs dogmes. Ce sont de vieilles connaissances: ils sont en train de s'user sous nos yeux.

Ce qui fit le succès des encyclopédistes, c'est en premier lieu leur optimisme: le XVIII^e siècle, bercé d'un rêve pastoral, fut en effet optimiste éperdument, comme tous les siècles d'action qui ont besoin d'avoir confiance en l'homme pour agir, comme la Renaissance avec laquelle il a tant d'affinités. C'est en second lieu à la simplicité schématique des recettes par lesquelles ils s'offraient à réformer la France et la société; cette simplicité correspondait au goût classique pour les règles, au besoin très français de logique dans toute construction politique et sociale, en quoi d'ailleurs le Français diffère diamétralement de l'Anglo-Saxon. C'est en troisième lieu, et surtout, parce que ces idées étaient l'expression même de l'esprit bourgeois et des classes moyennes en train de se former.

* * *

Maintenant que nous avons essayé de définir l'esprit de l'*Encyclopédie*, revenons aux encyclopédistes eux-mêmes pour les classer rapidement:

Nous trouvons d'abord devant nous la première génération, celle qui se groupe autour de d'Alembert et de Diderot. L'homme qui la représente le mieux, parce que c'est un type moyen, qu'il n'a donc rien de très exceptionnel, c'est Marmontel. Ce Limousin robuste et roublard est fort bien défini par M. Lanson « le paysan parvenu de la littérature ». Il s'est poussé dans les salons, est devenu rédacteur du *Mercury* de France, grâce à sa protectrice, la marquise de Pompadour; position lucrative qui exige une certaine prudence. Aussi Marmontel sera-t-il juste assez « philosophe » pour être à la mode sans devenir inquiétant. Ses articles littéraires de l'*Encyclopédie* représentent exactement le goût et l'esthétique de l'époque. Sa philosophie, qui exalte surtout l'idée de tolérance, se trouve dans deux romans alors célèbres, mais oubliés aujourd'hui: *Bélisaire* et *Les Incas*, et dans ses contes moraux.

De tous les encyclopédistes, Marmontel est le plus écrivain. Les autres n'ont littérairement aucune valeur.

Il faut mettre à part Condillac. Cet abbé qui fut précepteur du prince de Parme et que Stendhal a vilainement défigurés dans sa *Chartreuse*, eut un sort analogue à celui de Descartes. Ce fut un prêtre croyant, un spiritualiste qui réussit, sans l'avoir cherché, à séparer encore davantage la philosophie de la foi, et à donner de nouvelles armes aux adversaires de celle-ci. Le système de Condillac est le sensualisme, ou plutôt on en tira le sensualisme. Condillac est essentiellement un logicien, il l'est à ce point où la logique devient une mathématique. Il s'exprime dans un style clair et agréable, mais sans relief ni personnalité. Il croit à la raison pure et pour lui les opérations intellectuelles sont infaillibles. Son *Traité des Sensations*, paru en 1754, fait époque. Il y démontre que toutes nos idées et toutes nos connaissances viennent de nos sensations. C'est la célèbre hypothèse de l'homme statue auquel Condillac attribue successivement tous les sens pour démontrer que les connaissances dérivent de ceux-ci. Procédé analogue à une équation simple, dont on augmente ensuite les degrés et qu'on transforme. On voit le parti que les encyclopédistes pouvaient tirer de ce système qui fait de la personnalité la résultante des influences extérieures et, malgré les précautions prises par l'auteur, aboutit au matérialisme.

Ceux qui l'exploiteront iront jusqu'au bout du système, et ce seront les enfants terribles du parti : Helvétius, qui, dans ses deux ouvrages sur *L'Homme et sur l'Esprit*, pousse le sensualisme jusqu'à la ruine de la morale qu'il remplace par l'intérêt social; le baron d'Holbach, lourd Allemand qui fait de l'athéisme un système politique et social, déclare que la croyance en Dieu est la cause de tous les préjugés et de tous les maux, dénie au sentiment toute valeur; enfin, La Mettrie, ancien janséniste devenu cartésien, puis matérialiste, qui réduit l'homme à l'automatisme et achève la démolition de l'intelligence par la raison. On peut ajouter à ces deux noms celui de l'abbé de Mably, frère de Condillac : croyant comme son frère, Mably est en revanche d'une grande hardiesse en politique où il se révèle pacifiste intégral, et en sociologie où il aboutit au communisme.

Une troisième équipe va suivre : celle des économistes ou physiocrates. Cette école se développe parallèlement à l'*Encyclopédie* et se prolonge bien au delà. Ils partent comme les encyclopédistes de l'identité qui doit exister entre la nature et toute constitution politique et sociale. Pour eux, la terre crée la richesse. La liberté et la propriété sont deux lois naturelles que le droit positif doit consacrer. Les économistes, qui sont des libéraux, ont beaucoup travaillé au relèvement de l'agriculture qu'ils ont mise à la mode, puisque tout est mode au XVIII^e siècle : leur doctrine est donc un affluent du retour à la nature. Leurs principaux chefs se nomment le marquis de Mirabeau, François Quesnay, Dupont de Nemours et surtout Turgot.

Enfin, la dernière équipe, celles des idéologues. Ceux-ci fourniront à la Constituante et à la Convention leurs intellectuels. Ils seront les inspirateurs de l'éducation publique sous la Révolution. Utopistes et intolérants, ils représentent l'extrême dessèchement de l'esprit philosophique au XVIII^e siècle, la séparation définitive de la pensée et de la vie. Napoléon les aura en horreur. Le grand nom de l'idéologie est Condorcet dont l'œuvre posthume, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* parut en 1794, alors que l'auteur, proscrit par la Montagne, s'empoisonnait pour échapper à la guillotine. C'est la dernière date du mouvement philosophique. L'esquisse peut en être regardée comme le résumé, l'aboutissement. Condorcet croit au progrès indéfini de l'humanité, dans tous les domaines, dans l'ordre de la connaissance comme dans l'ordre moral, comme dans l'ordre matériel, jusqu'à la suppression de la souffrance et de la mort. Il n'a plus seulement la religion du progrès : il en a la superstition. Malheureusement, pour son œuvre, lui non plus, ne possède aucun style.

● GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne.
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

(A suivre)

Quand les banques gouvernent

Dans mon dernier article (1), je posais la question : de nos jours, les banques gouvernent l'Angleterre, est-ce, en fin de compte, un bien ou un mal? Il est toujours important de savoir comment on est gouverné et si on l'est en bien ou en mal.

La meilleure façon de poser le problème est peut-être d'établir comme une sorte de compte de profits et pertes du gouvernement par les banques, et de faire la balance.

Il nous faut avant tout considérer ce gouvernement tel qu'il est en pratique : c'est-à-dire non pas comme une forme idéale ou parfaite, ce qu'il n'est évidemment pas, mais comme une chose imparfaite qui a ses bons et ses mauvais côtés, dont il nous faut établir le bilan. De toute évidence, le gouvernement par un monopole bancaire, qui est essentiellement international et secret, pour qui le bien de l'Etat n'est pas la considération dominante et qui est tout à fait indifférent au bien du particulier, n'est pas un gouvernement idéal. Loin de là. Mais le bien qu'il procure, est-il plus grand que le mal qu'il occasionne? Est-il meilleur ou pire que toute autre forme actuelle de contrôle? Voyons d'abord les côtés favorables.

* * *

Le contrôle du monopole bancaire — contrôle solidement établi à l'heure actuelle — sur nos intérêts nationaux peut invoquer à son crédit :

De favoriser, à tout prendre, la sécurité immédiate de la société. Les banques tiennent très à jour la « fiche » de ce que font les hommes, dans la mesure où l'activité humaine les concerne. Les vies et les habitudes de la plupart des hommes qui disposent d'un certain revenu n'ont pas de secrets pour elles : et avec l'actuel usage fort répandu des petits comptes en banque, un revenu très modeste suffit pour que l'on ait sa fiche complète. Ces fiches sont évidemment à la disposition de la police en cas de besoin. Elles peuvent également être communiquées à n'importe quelle autorité quand l'occasion s'en présente. C'est tout récemment qu'une succursale de province d'une banque dénonçait, comme joueur, un de ses clients au patron de celui-ci et elle se vit défendue et approuvée par le tribunal pour ce louable contrôle de la morale publique. Mais en dehors de détails aussi insignifiants que l'exposition de nos affaires privées aux autorités publiques et autres, il y a le fait autrement important que, par leur organisation, les banques rendent presque impossible une action combinée contre la société existante. Elles constituent la plus forte garantie d'ordre.

Il nous faut noter, après cela, que le contrôle des banques favorise le bien-être immédiat de la société prise dans son ensemble. L'emprise des banques sur le monde moderne est plus étendue que nulle autre; elles minimisent les placements imprudents et elles assainissent les entreprises aventureuses. Ce sont les banques qui ont édifié ce grand et nouveau système d'exploiter les tropiques et les sous-tropiques au bénéfice, surtout, de ceux qui résident dans ces îles (et moyennant, évidemment, le contrôle général des Etats-Unis).

Les banques sont honnêtes et exactes. C'est même là la base de toute leur position. Le haut crédit moral du système bancaire anglais fait que le monde entier traite encore les affaires bancaires avec l'Angleterre. Et en attirant ainsi des placements étrangers, les banques se réservent une marge de profits pour l'Angleterre, marge presque entièrement dépensée en Angleterre même.

Les banques se sont montrées pleines de sagesse dans l'appréciation des intérêts immédiats de la Grande-Bretagne. Elles ont empêché de folles extravagances dans notre politique intérieure, elles ont soigneusement surveillé notre politique extérieure, et là aussi, se sont opposées aux extravagances. Elles ont amplement mérité leur réputation en restaurant la Grande-Bretagne depuis la guerre. Elles ont rétabli le pays dans une position bien moindre que celle qu'il occupait, mais dans une position bien supérieure à ce qu'elle eût été si elles n'avaient pas exercé leur vigilance.

(1) Voir la *Revue Catholique* du 6 juin.

Il est à peine besoin d'ajouter (mais ceci est un détail) que les banques anglaises connaissent admirablement leur métier propre. Elles sont les plus « efficaces » du monde, bien plus « efficaces » que leurs maîtres aux Etats-Unis. Quiconque a traité avec des banques anglaises et avec leurs rivales étrangères d'Europe ou du Nouveau Monde reconnaîtra ceci.

Passant de ce détail à la considération la plus générale, il faut noter que les banques anglaises fournissent le meilleur résumé que vous puissiez trouver de la situation économique mondiale. Lisez l'un des rapports annuels des *Big Five* (des cinq grandes banques) et vous vous rendrez compte de ce que je veux dire. Vous ne trouverez aucun document pareil ni à Paris, ni à Londres.

Les banques fournissent de plus cet avantage politique qu'elles rendent difficile toute combinaison politique étrangère qui voudrait attaquer directement la Grande-Bretagne. Tant que nous serons les subordonnés de l'Amérique (nos banques, y compris la Banque d'Angleterre, ne sont, actuellement, que la succursale du système bancaire américain), le monopole bancaire donnant la sécurité à de gros capitalistes étrangers fera toujours hésiter ceux qui contrôlent les autres nations à attaquer la Grande-Bretagne.

Un autre avantage du pouvoir bancaire est qu'il est strictement confiné à son domaine propre. Il gouverne, c'est entendu, mais il ne gouverne pas de façon absolue et ne cherche pas à le faire, et voilà pourquoi des fous peuvent prétendre qu'il ne gouverne pas du tout. Son action est une action de consultation et non pas de direction. Imaginez un groupe de riches payant les politiciens pour favoriser quelque entreprise saugrenue, les banques en empêcheront la réalisation. Impossible de se figurer que les banques permettraient une application réelle d'un *Empire free trade* — libre-échange impérial. (Je rougis d'employer cette phrase idiote.) Impossible de se le figurer autorisant l'annexion du Thibet par feu lord Curzon. Leur action négative, leur veto est suprême : mais elles ne prennent pas l'initiative d'une politique.

Elles ne sont pas, non plus, seules à agir; parmi les nombreux facteurs qui constituent l'ensemble complexe qui gouverne l'Angleterre, elles ne sont qu'un facteur. Elles ne sont que les supérieurs, entre collègues, et pas les simples maîtres des grands monopolisateurs, de la demi-douzaine de propriétaires de journaux, etc. Le fait même que leur puissance est secrète les handicape d'une certaine manière, car tout ce qui est secret est obligé d'agir par des voies détournées.

Laissant de côté tous les points particuliers en faveur de l'actuel contrôle de l'Angleterre par les banques et posant la question dans les termes les plus généraux, l'Anglais instruit moyen dirait, j'imagine, que les banques sont de loin l'élément le plus sage de notre ploutocratie et, qu'après tout, elles n'ont pas agi trop-mal pour l'Angleterre depuis la guerre. Elles ont rétabli notre crédit à un peu plus de 5 %; elles nous ont donné une monnaie stable, évitant la banqueroute nationale qu'ont connue tous les autres belligérants; elles ne sortent pas de leur domaine; elles se sont appliquées à leur affaire et elles ont fait cette affaire très bien.

* * *

Venons-en aux côtés défavorables. Politiquement, les banques nous ont rendu dépendants des Etats-Unis. On pourrait répondre qu'il y avait, de toutes façons, une tendance vers cette sujétion; mais alors que les Français et les Italiens ont réagi victorieusement, du moins en partie, et que les Allemands se sont réservés de pouvoir réagir dans l'avenir, contre la domination américaine, les banques ont rendu la dépendance de l'Angleterre vis-à-vis de l'Amérique, certaine et absolue. Le monde entier nous considère maintenant comme les subordonnés des Etats-Unis.

Mais ce n'est là qu'un côté des choses. Le principal argument contre l'actuel contrôle des banques, c'est qu'aucun intérêt particulier ne peut être identique à l'intérêt général. Et ceci est vrai de toutes les formes de gouvernement, même d'une aristocratie et même d'une royauté. C'est éminemment vrai quand il s'agit de politiciens professionnels. Dans un sens, cela doit être vrai de toute forme de gouvernement. Le serviteur public doit toujours être surveillé comme tout autre serviteur, sans quoi il trahit son maître. Mais dans le cas des banques, il y a ceci qui est de toute première importance : toute leur affaire consiste à promouvoir un intérêt particulier et la nature même des choses les empêche de se préoccuper le moins du monde de l'intérêt général.

Nous sommes aveuglés, en l'occurrence, par le fait historique que pendant trois générations l'intérêt de l'Angleterre était virtuellement identique à l'intérêt de la finance, bien longtemps avant qu'on pût rêver de monopole bancaire international. L'Egypte constitue un exemple permanent. Les Rothschild, qui sont chez eux aussi bien à Vienne, qu'à Paris ou à Londres, consentirent des prêts à intérêts usuraires au potentat d'Egypte. La nation anglaise eut alors à payer les démonstrations militaires et navales destinées à sauvegarder cette dette et à recouvrer l'intérêt pour les détenteurs des fonds égyptiens. Ce n'était pas là une action entreprise directement pour enrichir l'Angleterre. C'était une action entreprise directement pour enrichir les Rothschild et ceux qui dépendaient d'eux de par le vaste monde. Nonobstant cela, l'opération fut favorable à la Grande-Bretagne. Celle-ci fut immensément avantagée par la possession de l'Egypte et du canal de Suez. En fait, dans toute grande opération entre Waterloo et la fin du XIX^e siècle, les intérêts de la finance internationale et ceux de l'Angleterre furent si exactement parallèles, sinon identiques, qu'aucun Anglais patriote n'eût pu élever d'objection.

Mais cela n'est plus vrai à l'heure actuelle. Une divergence est survenue. Nous commençons à être saignés, comme dans le passé, nous avons saigné les autres. Le processus n'est pas encore très développé. Le fossé entre les deux sortes d'intérêts, nationaux et internationaux, bien que déjà marqué, n'est pas encore énorme. Mais il s'élargit chaque jour, et il s'accroîtra fortement du vivant de la plupart de mes contemporains.

C'est ainsi par exemple — toute l'affaire étant tenue secrète d'après la méthode moderne — que personne ne sait combien d'argent le contribuable paie actuellement aux détenteurs étrangers de fonds anglais résidant à l'étranger. L'homme de la classe moyenne qui gagne 2,000 livres par an, ignore totalement quelle partie de ce qu'il paie comme impôt s'en va à l'étranger pour être dépensé à l'étranger. Il est certain qu'une certaine proportion des impôts suit ce chemin-là et que cette proportion augmente.

Du côté spirituel et moral, côté qui est en fin de compte de loin le plus important, la charge principale contre les banques est que leur action est secrète. Le mystère est une chose mauvaise de ce point de vue essentiel et central. Le seul fait que le pouvoir bancaire est universel est également important. Le fait qu'il n'est pas responsable l'est davantage encore. Enfin le fait que lui, ou ses agents, sont inconscients de ses effets ultimes sur les individus est peut-être le plus important de tout.

* * *

Pour nous résumer : le monde étant ce qu'il est et l'Angleterre étant ce qu'elle est devenue, une ploutocratie dans laquelle la grande masse des Anglais ne disposent pas du tout de leurs destinées propres, mais vivent sur des stocks qui leur sont distribués à courts intervalles par un petit nombre de maîtres, et d'autre part en l'absence de toute machinerie par laquelle l'opinion publique (si elle existait) pourrait agir sur le gouvernement, que répondre à la question : faut-il à tout prendre regretter ou applaudir à ce contrôle négatif des affaires publiques par le monopole bancaire?

Il est bien plus mauvais que ne serait une royauté active, il est évidemment plus mauvais que ne pourrait être un gouvernement dans lequel les citoyens prendraient une part et une fierté actives. Mais n'est-il pas un mal moindre qu'un chaos dans lequel de quelconques occasionnels spéculateurs millionnaires, propriétaires du moment de tel ou tel journal, ou de tel ensemble de magasins ou de telle combinaison industrielle, ou de tel trust de transport, s'amuse, comme ils l'entendent, avec les absurdes politiciens à leur service? Je ne puis m'empêcher de penser que c'est un mal moindre. Je ne parle évidemment que pour le moment présent et avant le déclin dans lequel doit s'abîmer toute notre ploutocratie et nous avec elle. Je ne puis m'empêcher de préférer le frein mis encore par le monopole bancaire, à la descente catastrophique que, sans lui, nous connaîtrions. Il est certain que ce monopole bancaire détruira l'Angleterre comme il détruisit Gènes et Venise, mais il le fera pacifiquement.

Son principal agent de destruction, à l'heure actuelle, est le travail de sape de la classe moyenne par un système de contribution directe dont il est entièrement responsable et dans lequel l'intelligence productrice et directrice de la société est handicapée vis-à-vis, d'une part, en dessous d'elle, de la masse aveugle, sans

initiative et, d'autre part, au-dessus d'elle, des millionnaires spéculateurs et fraudeurs d'impôts. Mais le poison travaille lentement. Il sera tempéré bientôt par une répudiation partielle appelée « conversion » et ses pires conséquences n'apparaîtront que quand notre génération aura disparu.

HILAIRE BELLOC.

Un épisode du passé : le procès de la « Justice Sociale »

Les débuts de la démocratie chrétienne furent marqués en Belgique par des luttes entre catholiques qui aboutirent parfois à des chocs retentissants. L'un de ces accidents, le procès de la Justice Sociale qui se déroula en 1896, semble avoir résumé mieux que d'autres les tendances qui s'opposaient. Il confronta M. Woeste avec le groupe des jeunes démocrates bruxellois. Nous décrivons ci-après cet épisode qui rappelle des passions aujourd'hui heureusement éteintes.

L'insurrection des jeunes démocrates contre la « dictature » de Charles Woeste aboutit à une collision éclatante lors du « procès de la Justice Sociale ».

Ce procès, qui se noua en 1896, avait des rétroactes déjà anciens. Il ne figure en réalité qu'un épisode de la lutte politique dans cet arrondissement d'Alost qui était certainement alors la terre la plus convulsive du pays. La petite ville flamande était un brasier de passions, où la rancune et le dénigrement faisaient de superbes flambées. On s'y haïssait cordialement entre frères, sans se faire prier pour le dire. A la vieille et âpre dispute entre catholiques et libéraux avait succédé une irritation autrement rude entre les catholiques eux-mêmes, depuis que l'idée démocratique enfonçait dans le vieux bloc un coin qui départageait les forces. Comme d'habitude en semblable cas, les novateurs étaient taxés de trahison et les anciens traités de rétrogrades. Ces qualificatifs s'illustraient dans la presse des colorations les plus chaudes et le débat y prenait à toute occasion une allure de mélodrame...

Dans tout le pays, les démocrates suivaient avec un intérêt passionné le développement de la crise d'Alost. A Bruxelles, le groupe de la *Justice Sociale* avait crié son admiration à cet abbé ardent et hardi qui réussissait à soulever les masses populaires. Il le soutenait de tout son pouvoir (1). « Le programme de l'abbé Daens est, à quelques nuances près, disait l'*Avenir*, celui de nos amis de Liège et le nôtre. » Les deux manières étaient pourtant bien différentes. A la *Justice*, on avait des lettres et si l'on cognait dur, c'était plutôt sur les programmes que sur des têtes. L'abbé Daens, lui, s'abandonnait contre ses adversaires à toute la fougue d'un justicier infernal. Mais ils avaient des traits communs, surtout l'esprit frondeur. Et puis, comment retenir chez les jeunes un réel enthousiasme pour l'âpre personnalité du Savonarole d'Alost? Cet homme, il faut l'avouer, avait des côtés grandioses. La puissance de ce verbe de feu, son emprise magique sur l'âme populaire, le désintéressement de ce prêtre qui avait su briser avec les influences reconnues et se jeter au service du peuple, tout cela était séduisant. Daens appartient à la lignée des grands agitateurs.

Nos jeunes l'appuyèrent donc. Ils l'appuyèrent dans l'heur et le malheur, sans trop se douter au début que cette solidarité pou-

vait être grosse de périls. Car l'abbé Daens était un ami dangereux. Il n'est guère prudent de monter un cheval qui expédie des ruades à tout venant. Celles de Daens atteignaient trop souvent une autorité qui s'imposait au respect des catholiques, celle de son évêque.

Mgr Stillemans voyait de mauvais œil, en effet, une soutane prêter à scandale. Un prêtre n'est jamais dans son rôle quand il fait jaillir l'injure, alors même que cette injure est provoquée par des intentions droites. Un prêtre révolutionnaire n'est pas l'apôtre de mansuétude que l'on attend dans un ministre du Christ. Sans aller jusqu'à paralyser l'activité publique de l'abbé, l'évêque de Gand chercha à en réduire l'esclandre. En lui signifiant qu'« il compromettrait la robe sacerdotale dans des réunions indécentes et tapageuses », il lui interdit, le 18 octobre 1894, de célébrer la messe en public. La *Justice Sociale* s'efforça de minimiser la censure en expliquant que cette mesure de prudence, due sans doute à une autorité mal informée, n'atteignait nullement l'honneur d'un prêtre irréprochable.

Mais bientôt, les événements prirent un tour tragique. A la recherche d'un oratoire privé, l'abbé Daens avait été admis par le clergé local à célébrer la messe dans la chapelle des Hospices d'Alost. Funestes combinaisons! Les Hospices étaient précisément gérés par des personnalités nettement qualifiées du conservatisme local. On trouvait parmi elles le baron P. Béthune, vice-président du Sénat, un juge de paix, un conseiller communal. Que de fois l'abbé n'avait-il jeté feu et flamme contre ces personnages et leurs amis! De fait, les incidents se multiplièrent. L'abbé se fit condamner pour avoir accusé ses adversaires de triompher par la fraude et la corruption. Il se plaignait même d'être astreint à dire la messe à une heure tardive, qui lui faisait manquer les réunions de la droite. « Et si j'omets la messe, arguait-il, les puritains — ne devrais-je pas dire les pharisiens — du conservatisme se scandaliseront et iront crier à l'apostasie de l'abbé Daens ». Les administrateurs ripostèrent en reprochant à l'abbé de troubler la communauté et d'invectiver contre les religieuses de l'hospice. Tant et si bien montèrent les humeurs que, le 6 décembre 1895, la Commission des Hospices communiqua à l'évêque de Gand sa décision de refuser désormais à l'abbé Daens l'accès de la chapelle.

Sous ce coup, la *Justice Sociale* bondit. Elle projeta son indignation dans un entrefilet d'un ton fort nouveau chez elle. C'était intitulé : *L'Infamie*.

La décision des Hospices, disait le journal, « n'est plus une de ces mille vilénies dont on est coutumier là-bas vis-à-vis du parti démocratique, c'est l'infamie elle-même, l'infamie essentielle. Ainsi, dans un pays de foi, il se trouve des catholiques d'âmes assez misérables pour barrer à un prêtre le chemin de l'autel!... Attitude effrayante de bêtise et de cynisme. Le but secret de cette mesure qui rappelle par quelque endroit le fameux Kulturkampf (voir les Œuvres de M. Woeste), tout le monde le devine et il convient de le révéler, si satanique soit-il, c'est d'atteindre l'homme politique par le prêtre. Oui, telle est l'effroyable pensée de derrière la tête des tout petits Bismarck d'Alost... Quelle aberration de l'esprit catholique! Un jour Jésus-Christ a chassé les vendeurs du Temple; et voici que les vendeurs prennent leur revanche et chassent à leur tour Jésus-Christ... Du courage, Monsieur l'abbé, on peut vous empêcher d'aller à Dieu par la messe, on ne saurait interdire à Dieu d'aller à vous et vous à Lui par la prière. (*La Justice Sociale*) (1). Le journal reconnaissait en post-scriptum que l'évêque de Gand avait, dès lors, ouvert à l'abbé Daens la chapelle des Carmélites d'Alost.

Cet article trouva un écho empressé dans les journaux démo-

(1) 22 décembre 1895.

(1) Le groupe de la *Justice sociale* avait pour principaux animateurs MM. Renkin et Carton de Wiart. Il était composé surtout de jeunes intellectuels bruxellois et il éditait un hebdomadaire de propagande démocratique.

cratiques. En revanche, la Commission des Hospices, piquée au vif, assigna la *Justice Sociale* pour diffamation et calomnie. C'est alors que les jeunes démocrates de Bruxelles se retrouvèrent face à face avec Woeste.

Toute la polémique Pro-Daëns menée par l'*Avenir* et la *Justice Sociale*, depuis que le groupe avait découvert l'existence de l'abbé, il convient de le rappeler ici, n'avait cessé d'atteindre le grand chef conservateur. Elle le touchait moins dans ses principes politiques que dans sa situation personnelle. L'arrondissement d'Alost, où Daëns soulevait la houle démocratique, était précisément le fief électoral de Charles Woeste. Constamment réélu par cette bonne ville depuis le début de sa carrière parlementaire, M. Woeste voyait pour la première fois ses positions ébranlées. Il ne redoutait point à Alost l'élément libéral, numériquement trop faible; il ne prenait point garde au socialisme, dont la frénésie irrégulière de l'époque heurtait trop la foi du peuple flamand. Mais voici qu'un prêtre, lui-même du peuple et lui-même flamand venait de briser la vieille confiance des ouvriers et paysans envers la bourgeoisie qui, de tradition immémoriale, les représentait au sein des corps publics. Au nom du Christ, il leur parlait d'émancipation. Le danger était trop réel. Il l'était à tel point que, dès les premières élections faites sous le régime du suffrage universel, en octobre 1894, Daëns avait réussi à mettre en ballottage toute la liste de Woeste et qu'il s'était fait élire, au second tour, à côté de Woeste, privant celui-ci d'un lieutenant. La blessure était cuisante. Tout appui donné à l'abbé sapait donc d'un coup oblique la forteresse de Woeste. L'*Avenir Social* s'en était d'ailleurs franchement expliqué, en déclarant que, s'il préférait Daëns à Woeste, ce n'était point question de personnes, mais d'idées.

Le procès intenté par les Hospices d'Alost amena, dans cette longue querelle, le plus brillant épisode. Les Hospices, en effet, confièrent à l'avocat Charles Woeste le soin de leur cause.

La joute fut splendide.

D'un côté de la barre, le leader conservateur, alors âgé d'une cinquantaine d'années et arrivé à la maturité de son talent; le chef dont le nom dominera, avec celui de Beernaert, toute l'époque des cabinets catholiques homogènes; le *debater* dont la parole est redoutée des ministres de son parti, car ils savent que leur maintien au pouvoir peut dépendre d'un seul mot de lui; le président de la *Fédération des Cercles*, qui manœuvra la plus puissante machine électorale du parti, mais n'a été lui-même ministre que pendant quelques mois et ne le sera jamais plus; l'homme d'indépendance ombrageuse, qui fait sonner ses principes, à la tribune et dans la presse, avec un cliquetis d'acier; le chevalier de l'idée, qui ira toujours droit à l'idée, à travers les séductions des honneurs et des profits, celui qu'un de ses adversaires qualifiera en pleine plaidoirie d'« homme que domine le souci de l'intérêt public, qui sait faire taire ses rancunes personnelles et qui fait passer avant toutes autres préoccupations le souci de la dignité de son parti et le prestige des institutions parlementaires (1) ». Chef vexé, au fond, de la fierté de ces recrues qui ne lui demandaient point de permission, aigri par ces attaques venues, disait-il, de « personnes dont quelques-unes n'étaient pas encore nées aux heures où je luttais déjà ». A ces jeunes, il ne manquera pas « une occasion de faire sentir la distance qui sépare son âge du leur, comme s'il ressentait quelque chagrin de n'être plus jeune et, qui sait? de ne l'avoir jamais été (2) ». Ces jeunes, il les interpellera avec amertume pour leur dire : « Moi-même, quand j'étais jeune, je défendais déjà mes convictions avec l'ardeur qui convient à mon tempérament; mais j'ai toujours gardé, vis-à-vis des anciens, la mesure qui convenait à mon âge. »

(1) M. J. Renkin.

(2) M. Alex. Braun.

De l'autre côté, le groupe de la *Justice Sociale* presque au complet. Tous avaient voulu se solidariser avec le Dr Pol Demade l'auteur de l'article incriminé. A l'exception de ceux d'entre eux auxquels une situation spéciale imposait de s'effacer, ils avaient signifié leur intervention au procès. Ils étaient douze à défendre leur commune cause, et parmi eux dix avocats (1). On connaissait le groupe et la valeur de ses chefs; déjà l'on pressentait ce qu'ils seraient un jour et c'était un noble spectacle de voir ces héros d'une idée neuve entrer en lice contre celui qui servait le même idéal, mais avec une formule vieillie. Après plus de trente ans, ces débats gardent la saveur d'un passionnant roman social. Nul ne s'y trompait. Le procès de la *Justice Sociale* dépassait de loin les Hospices et l'abbé Daëns. C'était le procès de l'émancipation démocratique. Tout de suite, la plaidoirie de M. Jules Renkin fit craquer le cadre juridique de l'instance pour étendre le litige aux grands horizons politiques. On avait confié aux fougueux coqs de combat le soin du premier assaut. Il s'en acquitta à merveille. Contre l'argumentation froide et implacable de Woeste, il répandit l'indignation de la conscience religieuse outragée. Il regrettait « les temps heureux où l'on n'avait pas encore entendu un ministre d'Etat catholique (Woeste) injurier un prêtre (Daëns) en pleine Chambre des Représentants ». Il stigmatisa tous ceux, journaux et hommes politiques, qui s'acharnaient à traîner dans la boue la robe sacerdotale. Il s'éleva à des accents magnifiques pour flétrir ceux qui n'avaient pas hésité à chasser, en la personne d'un de ses ministres, le Christ du Temple.

« Rappelez-vous les temps barbares, s'écria-t-il. Alors des passions furieuses secouaient l'humanité. Il y avait des colères, il y avait des ambitions, il y avait des haines. Il est vrai qu'alors aussi les hommes se combattaient et se tuaient franchement à grands coups d'épée, et qu'ils ne cherchaient pas à s'étrangler hypocritement avec des ficelles administratives. Eh bien! en ces temps-là, les barbares avaient établi le droit d'asile. Au seuil du temple, comme devant une barrière rendue infranchissable, par la majesté divine, les haines, les colères, l'autorité, la force s'arrêtaient. Protégé par l'autel, le criminel lui-même devenait inviolable.

» Chez les chrétiens civilisés d'Alost, ces grandes idées n'ont-elles donc plus de poids? »

En défendant pour sa part *Het Land van Aelst et Klokke Roeland* de Ninove, deux journaux démocratiques-chrétiens qui avaient reproduit l'article de la *Justice Sociale*, M. Henry Carton de Wiart fit appel, lui aussi, aux sentiments qui transfigurent la lettre lois : « De quel côté de la barre, dit-il en terminant, a-t-on le mieux compris l'honneur religieux? De quel côté est la justice, au sens souverain de ce mot? La justice, nos adversaires la sollicitent aujourd'hui contre nous, en s'efforçant d'atténuer la portée de leur acte... Demain, s'ils obtenaient gain de cause, ils se vanteraient ailleurs d'avoir obtenu pour leur vilénie sa suprême approbation. Aux yeux des humbles et des croyants, ils compromettent ainsi l'honneur même de la justice en couvrant de son pavillon respecté une peu recommandable marchandise ».

Plus solide en droit, la position de Woeste était moralement moins aisée. Il tenait au procès, comme à la Chambre, le rôle difficile du laïc qui en remontre à son curé. Les autres exaltaient le prêtre; il était obligé, lui de le diminuer. « Il y a dans l'Évangile une grande parole, rappela-t-il, c'est celle-ci : *Pauperes evangelisantur*, les pauvres sont évangélisés. Or, M. l'abbé Daëns n'évangélise jamais les pauvres. Mais, en dehors de la messe qu'il dit le matin, il est un tribun, il est un journaliste, il est un représentant...

(1) MM. H. Carton de Wiart, De Coninck, Georges de Craene, Léon de Lantsheere, Pol Demade, Aristide Dupont, Aug. Lelong, Ed. Lyon, Fr. Ninauve, J. Renkin, Eug. Stevens, Eug. Teurlings.

Et en cette triple qualité, il donne le scandale le plus triste; il énonce les faits les plus inexacts, il attaque, vilipende, diffame, au point qu'il ne peut jamais prendre la parole sans que quelqu'un parmi les catholiques ne soit atteint, et cela aux applaudissements des socialistes. »

Les débats se clôturèrent sur l'ample réplique de l'un des mentors de la *Justice Sociale*, M. Alexandre Braun, qui se montra maître juriste et parfait jongleur.

Ainsi s'acheva ce mémorable tournoi.

* * *

La *Justice Sociale* garda à l'abbé Daens une sympathie que celui-ci, à vrai dire, rendit de plus en plus gênante. Obstiné dans l'insubordination, il vit les censures s'aggraver sur sa tête. Suspendu en 1897, il lui fut interdit au début de l'année suivante de s'adresser à ses électeurs et de solliciter le renouvellement de son mandat. Il se fixa dans l'archidiocèse de Malines où, refusant toujours d'abandonner la politique, il fut frappé d'une nouvelle suspension. En octobre 1899, le port de l'habit ecclésiastique lui fut interdit, mais il ne le déposa point.

Longtemps, en y mettant même quelque désinvolture, la *Justice Sociale* osa regretter les actes de l'évêché de Gand, « qui feraient mauvaise impression sur le peuple ». M. J. Renkin participait à Alost à des cortèges daensistes. La *Justice* alla jusqu'à se fâcher, pour les beaux yeux de Daens, contre le président de la *Ligue Démocratique*, Arthur Verhaegen, qui faisait exclure de la *Ligue* la *Vlaamsche Christene Volkspartij* (de Daens) pour mépris des autorités religieuses et excitation à la lutte des classes. La raideur de Woeste, qui n'hésitait pas à parler de « l'opposition depuis M. Vandervelde jusqu'à M. Renkin », contribuait d'ailleurs à étonner l'aveugle amitié des jeunes avec le rétif abbé. Mais celui-ci multipliait ses extravagances. Il se fit présenter à un auditoire liégeois par le socialiste anticlérical Célestin Demblon. Sa politique devint farouchement dissidente. Il préconisait pour les groupes locaux de la *Christene Volkspartij* la liberté de contracter telles alliances électorales qui leur plairaient, en évitant autant que possible tout contact avec les partis conservateurs et réactionnaires. C'en était trop. La plus amicale patience était à bout. La *Justice Sociale* eut l'intelligence de redresser à temps sa direction et de conseiller à Daens de se soumettre. Hélas! l'abbé riposta sur le ton de la polémique. On se brouilla, et les champions du « persécution » d'Alost se trouvèrent, en définitive, bien mal récompensés de leur vaillance.

GIOVANNI HOYOIS.

Matière⁽¹⁾

A la chère et haute mémoire
d'Antoine Bourdelle.

O mots, ô matière
Qui ne résonne
Que de toi-même!
Vide, vide,
Affreusement vide.

Mais quoi,
Dieu
Est-ce qu'Il n'appelle pas chaque chose
Par son nom?

Avec tendresse, avec tendresse,
Par son nom, par son nom!

Et ce mot de Dieu,
Et ce verbe,
Avec tendresse, te le donne à toi-même
L'être, la vie.

Le mot qui la dit,
Le mot qui la crée,
Son nom
N'est-ce pas un peu comme l'âme
De la chose
Et son symbole?

Et tout ce qui est
N'est plus que symbole
Et que signe
Et que chant
Et qu'une chose qui est
Vers Dieu
Si simplement.

O mots, ah ! qui me délivrera
Des mots
Qui ne sont que des mots!
Mais je te saisirai, ô matière!
Je suis un homme,
Esprit forme d'une matière,
Et je te saisirai, et je te broierai
Sauvagement,
Avec la débilité de mes mains,
Avec la force de mon cœur immense,
Avec la foudre de l'esprit,
Avec la douceur de la foi,
Oh! la grâce, la grâce,
Et je te ferai dire, ô rebelle
Inerte,
Captive du mensonge
Et serve des ténèbres,
O fille de Dieu, toi aussi!
Née, te dis-je, mais tu ne m'entends point,
O sourde, ô aveugle, ô muette,
O putride toute amère,
Née, te dis-je, et je t'éveillerai
Avec le feu que je possède,
Pour porter la lumière!
Ta fumée, tous tes relents
Je te les brûlerai,
Et tu connaîtras la lumière,
Et tu tressailleras,
Et tu ressusciteras,
O gémissante d'une inconnue
Parturition,
Et de cette lumière
Indéfectible, indéfectible,
Tu seras, toi aussi, le témoin.

O mot, tu seras vrai.
Et déjà vraie je la devine
Sous ta paupière,
Cette gemme,
Ce désir, comme l'étoile du matin.
Plus belle, plus belle que les étoiles,
Plus belle, te dis-je!
Car que me font tous ces reflets,
Des reflets, oui,
Des ombres de lumière!
C'est la lumière que je veux,
La lumière,
Lumière de lumière,
Lumen de lumine,
C'est toi, c'est toi, c'est toi,
C'est toi que je veux
Et nul autre,
O toi qui par mon nom
M'appelle, m'appelle,
O Bon Pasteur,
Jésus,
C'est ta parole,
C'est Toi, Parole,
Toi, Toi, Toi!

Dom A.-M. ACHARD.

(1) Fragment inédit des *Odes héroïques*.

Le nouveau tarif douanier américain

Alea jacta est! Le mardi 17 juin, le président Hoover a signé la loi douanière qui est sur le métier depuis plus de dix-huit mois et elle est entrée en vigueur le lendemain. Jamais, aux Etats-Unis, un projet douanier n'est resté aussi longtemps en suspens et n'a provoqué d'aussi amères discussions. Jamais non plus, une pareille mesure n'a eu une aussi grande et peut-être décisive importance pour l'avenir même du pays.

Pendant la campagne électorale présidentielle de 1928, M. Hoover avait promis de s'attacher tout particulièrement au relèvement de l'économie agricole des Etats-Unis et il voyait une relation étroite entre le bien-être agricole et le protectionnisme douanier. Lui-même personnifiait l'extraordinaire prospérité économique de l'Amérique d'il y a deux ans et il fut élu à une majorité inouïe.

Dès janvier 1929, le Comité des voies et moyens de la Chambre du congrès fédéral commençait une enquête au sujet de la revision des lois douanières et, le 15 avril, immédiatement après son inauguration, le président Hoover convoquait le Congrès en session extraordinaire; le lendemain, le message présidentiel définissait le programme de cette session en limitant l'objet aux droits d'importation sur les produits agricoles. Mais, les politiciens ne l'entendaient pas de cette façon; chacun voulait satisfaire ses électeurs imbus de l'idéologie égalitaire la plus absolue à l'égard de cette faveur supposée qu'est la protection douanière; et, à force de compromis, de marchandages, de *log rolling* selon la terminologie technique, le comité des Voies et Moyens rapportait, dès le 7 mai 1929, à la Chambre, un projet de revision douanière intégrale. Le 28 mai, le projet recevait la sanction du vote de la Chambre et, dès le 29, il était reçu par le Comité des finances du Sénat. Il subit là, sous la présidence du sénateur Smoot de l'Utah, des modifications dont l'honnêteté a été fort discutée, et parvint au Sénat, le 4 septembre. C'est alors que commença une lutte parlementaire extraordinairement vive dans le courant de laquelle on put voir les partis politiques absolument dissociés et le projet profondément modifié par une coalition de sénateurs démocrates et républicains insurgés contre Smoot et Hoover; on y supprima le droit qu'avait le président, depuis 1922, de modifier sans intervention du Congrès le taux des taxes douanières en deçà de certaines limites, de façon à égaliser les prix de revient des produits nationaux et des importations de même espèce (ou *Flexible Provision*) et l'on y vota un projet donnant des primes à l'exportation (ou *Farm Debenture Plan*). Ces deux mesures allaient directement et sciemment à l'encontre des vœux du Président. Tous les droits importants virent leur taux modifiés dans l'intérêt apparent des fermiers. Cette longue querelle dura jusqu'au commencement de 1930 et laissa voir des symptômes graves de divergences d'intérêts économiques entre les diverses contrées de l'Union, divergences telles qu'elles désagrégèrent les partis. Mais, la perspective des élections de novembre prochain, qui vont renouveler la Chambre intégralement, et le Sénat pour un tiers, fit rentrer une partie des sénateurs insurgés dans l'obédience des machines politiques électorales et l'action du sénateur Grundy de Pennsylvanie, riche propriétaire d'industries lainières et ardent protectionniste, parvint à réunir une majorité sénatoriale pour faire voter un projet nettement républicain, le 24 mars 1930. Le *bill* passa alors par un *Conference Committee* où des délégués du Sénat et de la Chambre établirent un compromis entre les projets de leurs assemblées respectives et le firent voter de part et d'autre. Le *Farm Debenture*

Plan était abandonné par le Sénat et la *Flexible Provision* rétablie par lui à une voix de majorité, celle du vice-président Curtis, son chairman. On savait que c'était là une condition *sine qua non* pour échapper à un veto présidentiel.

Telle est l'histoire de ce tarif. Certains espéraient encore que le Président s'y opposerait; il avait là une chance de reconquérir sa popularité, tombée bien bas à cause de son impuissance à diriger le parti républicain et à cause du marasme économique; mais, cette chance comprenait bien des risques et, quoique la loi actuelle ne lui plaise aucunement, il voit dans la *Flexible Provision* le moyen d'en corriger les outrances.

* * *

La situation est donc réglée, mais elle n'est pas brillante. Le tarif qui vient d'être voté est nettement prohibitif, et il y a à peine quelques semaines, le président Hoover recevait un avertissement signé par 1,028 économistes et professeurs américains, tous renommés pour leur compétence, le mettant en garde contre les dangers de ces tendances, au point de vue de l'avenir du pays. En effet, les Etats-Unis se trouvent à un tournant réellement décisif de leur histoire économique: ils étouffent chez eux. Les développements inouïs de leur puissance productrice leur fournissent encore un large excès de marchandises, dont même le marché intérieur de 120,000,000 d'hommes, qui presque jamais ne paient comptant, ne peut venir à bout (je ne puis m'empêcher de relever en passant qu'on est porté en Europe à s'exagérer l'importance du marché intérieur américain parce que, dans ce pays massif, où les transports fluviaux sont relativement insignifiants, le coût du transport est souvent infiniment plus élevé que le fret transocéanique).

La solution du marché intérieur a été fructueuse jusque maintenant, pour les industriels américains en peine de surproduction, mais ce peuple, qui a l'immense défaut de ne jamais prévoir à longue échéance, essaiera en vain aujourd'hui de recourir aux vieux remèdes pour guérir les excès mêmes de ceux-ci. Pour développer leurs industries, les Américains avaient eu recours à une réclame intensive, dont l'efficacité est d'ailleurs extraordinaire chez les consommateurs sans individualité, et à des moyens de paiement tout particulièrement aisés; cela supposait une organisation du crédit très délicate, mais dont le grave défaut s'est trouvé être l'exagération et le manque de moyens de contrôle. De ce défaut de contrôle, dans un système basé sur le facteur psychologique de la confiance, est venue l'acuité de la crise financière actuelle. Le crédit avait été enflé outrageusement, et, dès l'ébranlement des cours en bourse, la panique précipita une chute des valeurs qui amoindrait considérablement la puissance d'achat des consommateurs, d'ailleurs encore endettés pour leurs transactions antérieures. Le marché américain qui avait été enflé bien au-delà des besoins réels de la population, a donc, pour le moment, perdu beaucoup de son intérêt. Par conséquent, si l'on veut maintenir en activité les producteurs américains (à qui l'on a appris à ne pas épargner), il leur faut d'autres débouchés, ils doivent exporter.

Nous voyons, en effet, le stock des industriels augmenter en dehors de toutes proportions: par exemple, l'industrie automobile en est arrivée à sortir annuellement de ses chantiers quatre millions de voitures, dont elle peut à peine écouler les trois quarts aux Etats-Unis; l'industrie du bâtiment, si importante pour écouler les produits de toutes les autres, et si empressée durant la dernière décennie à répondre aux besoins nouveaux créés par l'exode de la population urbaine vers les environs immédiats des grandes cités, voit ce débouché satisfait et ce mouvement de population ralentir. Je ne parlerai pas de l'agriculture qui a toujours exporté dans l'histoire des Etats-Unis; elle a gagné au développement

du marché intérieur mais les besoins mondiaux pendant la guerre l'ont installée sur un pied beaucoup trop grand et les embarras, qui en sont dérivés, sont la cause de la revision douanière actuelle; les fermiers y trouvent une accentuation du protectionnisme en leur faveur, mais ils se représentent mal les difficultés inhérentes à l'extension de la culture de certains produits et oublient que la hausse des prix recherchée risque fort de diminuer la consommation tout en élevant le niveau des salaires.

Le point de vue des consommateurs a trop peu d'intérêt pour la plupart des Américains; tous se considèrent comme producteurs d'abord et la hausse des prix les inquiète bien moins que d'autres pays. Cependant, il y a maintenant 280,000 chômeurs rien qu'à New-York: cela porterait, à proportion égale, pour le pays entier (on n'a pas de statistiques générales) le nombre des sans-travail au chiffre fantastique de 5,640,000, ce qui ne paraît que légèrement exagéré. Si le coût de la vie doit augmenter, ceux là s'en rendront compte cruellement.

* * *

Pour obvier au chômage, encore une fois, il faut exporter; mais la présente loi douanière est parfaitement défavorable aux exportations. En effet, il est normal que les exportations soient principalement payées par des importations et celles-ci sont arrêtées par des barrières infranchissables; sans doute, depuis dix ans, la balance commerciale des Etats-Unis a été singulièrement favorable, ils ont exporté beaucoup plus qu'ils n'ont importé, mais cela est dû à des circonstances transitoires. La guerre avait fait de ce pays le principal détenteur de capitaux et son rôle de prêteur l'a mis en mesure de vendre largement à l'Europe, et aux pays neufs, puisque, normalement, une grande partie des emprunts internationaux est dépensée pour l'achat des produits du pays qui prête. Mais normalement aussi, le remboursement se fait largement en marchandises du pays qui rembourse, vendues, soit directement au pays créancier, soit sur un marché tiers; est-il nécessaire de faire remarquer que ce marché sera dès lors un moins bon débouché potentiel ou actuel pour le pays créancier. Beaucoup d'Américains s'imaginaient que les Etats-Unis continueraient à exporter des capitaux, à payer par eux-mêmes leurs propres produits en se contentant d'une créance sur l'étranger, à financer et à diriger les affaires des autres au même degré qu'il y a quelques années. Mais la crise financière récente a amené des inquiétudes et l'on est bien forcé de reconnaître que la place de New-York n'a ni l'expérience, ni les traditions, ni la continuité de vues de la place de Londres ou des places du continent et que le capitaliste américain se défie des valeurs étrangères. Il y a aussi des réactions nationalistes en jeu, prêtes à compliquer la matière.

L'un des postes importants de la balance internationale des paiements, ces dernières années, a été le tourisme américain en Europe surtout; les Européens payaient leurs importations en services d'hôtel, de voyages, etc. Inutile de remarquer que les circonstances boursières ont ici une influence dominante, néfaste en l'occurrence.

Les Américains se passent maintenant ou s'efforcent de plus en plus de se passer des services échangés autrefois contre des marchandises entre l'Europe et leur pays, comme en matière de transactions internationales ou de transports maritimes.

On a beau chercher, on ne voit pas comment le vieux monde, le principal débouché des industries et des matières premières ou produits alimentaires des Etats-Unis, pourrait payer des achats à ceux-ci, s'il ne le fait en marchandises vendues aux Etats-Unis ou dans les marchés qu'ils convoitent. Il saute aux yeux que ce ne sera pas en or, parce que la sortie de l'or (dont les Américains n'ont d'ailleurs pas fort besoin actuellement) provoquerait

sans tarder, au-delà d'une certaine marge, des mesures de politique financière et commerciale pour arrêter le mouvement. Ceci nous mène aux aspects politiques de la situation.

Nous sommes restés, jusque maintenant, dans l'hypothèse du statu quo des politiques commerciales des nations: c'était voguer dans les nuages. Nous voyons, aujourd'hui, des protestations unanimes et qui promettent de ne pas rester platoniques, contre les décisions de Washington. Je n'ai pas à rappeler les discours récents de M. Flandrin, ministre du Commerce de France; il y a longtemps, déjà, que le marché français est fermé aux automobiles américaines et que leur importation est sérieusement ralentie en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Autriche, que l'opinion italienne leur fait la guerre; combien d'autres produits américains se voient soumis à toutes sortes d'entraves! Déjà, le 1^{er} mai, le Canada établissait un tarif douanier de représailles contre la présente loi américaine, tout au profit d'ailleurs de l'Angleterre. Et quelle mesure ne prépare-t-on pas? Il semble que la guerre douanière soit déclarée!

Il est bon d'y prêter une sérieuse attention: l'avenir même du monde est en jeu. Les Etats-Unis viennent de se mettre en infériorité sur les marchés mondiaux et, tout particulièrement, dans les pays neufs où résident leurs plus grands espoirs pour l'avenir: l'Argentine, le Canada, toute l'Amérique du Centre et du Sud, l'Extrême-Orient sont très effectivement touchés par le protectionnisme agricole. A la Conférence panaméricaine de La Havane le Dr Honorio Pueyrredon, délégué argentin, faisait une critique virulente et chaleureusement applaudie des barrières douanières entre pays de l'Union Panaméricaine. Que dirait-il aujourd'hui? Une vague de mécontentement soulève le monde contre les Etats-Unis. Si l'Europe sait en profiter, elle peut maintenant, par une politique commerciale habile, prendre une avance considérable sur les grands marchés du monde. Beaucoup d'éléments politiques doivent être mis en jeu; la Société des nations doit apparaître comme supérieure à l'Union panaméricaine et les résolutions de la Convention commerciale du 24 mars doivent se traduire en actes; il faut surtout faire échec aux rivalités meurtrières dues à une ignorance trop grande des possibilités commerciales: il faudrait qu'un centre de documentation commerciale soit mis à la disposition effective des exportateurs européens comme les renseignements du Department of Commerce de Washington pour les Américains; il faudrait que la Banque des Règlements internationaux améliore l'organisation du crédit. Les Etats européens ont l'avantage de pouvoir conclure des traités de commerce très souples et adaptés aux situations, où l'on marchandait de part et d'autre les avantages; au contraire, toute cette souplesse fait défaut à la politique américaine actuelle. Voici autant d'éléments à mettre en valeur, maintenant que le protectionnisme d'outre-Atlantique semble avoir, du moins, cet heureux résultat de donner aux autres pays conscience d'une communauté d'intérêts, déjà tardivement aperçue.

Il nous paraît heureux, dans l'intérêt du monde et de la civilisation, que l'Amérique ne soit pas au premier rang dans la vie économique, non seulement parce que ses méthodes de production outrancière et de gaspillage éhonté d'un patrimoine économique magnifique sont effrayantes, parce que la production massive, la *standardisation* (que l'on ne permette ce terme intraduisible) de tous les objets, qui informent la vie humaine, et la réduction à l'uniformité de la vie intellectuelle elle-même (par le cinéma surtout) nous semblent de mauvais augure pour le progrès du monde, mais aussi parce que les relations économiques sont un véhicule de vie sociale et, qu'à ce point de vue, l'Europe a infiniment plus à donner que sa rivale.

* * *

Cette dernière peut d'ailleurs trouver de grands enseignements dans une crise économique : jusqu'à ce jour, l'individualisme y a dominé, et personne n'a bien compris ce qu'étaient des responsabilités ; on n'y a pas connu le choc des théories sociales et politiques, on n'y a pas pris le temps de réfléchir ; le ressort exclusif de la vie nationale a été la prospérité et comme elle n'a pas fait défaut, on s'est contenté d'un niveau de morale politique et social, dont l'infériorité n'est guère soupçonnée dans nos pays. Que se passe-t-il maintenant ? Le chômage est étendu ; la pauvreté a traversé l'océan ; le communisme a fait, ces deux dernières années, des progrès rapides ; les partis se désagrègent, surtout le parti républicain, que des scandales ont gravement déconsidéré et qui est dépourvu de programme ; le pays se passionne pour ou contre la cause de la Prohibition dont l'issue enveloppe la question si grave de la centralisation ou de l'autonomie des Etats ; la colonisation aux Philippines et l'interventionnisme en Amérique Centrale, à Haïti surtout, posent des questions angoissantes. De tous ces problèmes, celui du chômage est le plus grave et on le résout à rebours par la loi douanière. A supposer que la fondation de nouvelles industries sous la protection des douanes permette d'employer les ouvriers sans travail, il paraît infaillible que les marchandises ainsi produites reviendront plus cher que si elles étaient importées ; d'ailleurs, la hausse des prix, surtout pour les denrées alimentaires, est le but avoué de la loi ; il est bien à craindre que les salaires ne puissent suivre la même progression. Et ce qui est plus grave, c'est que le protectionnisme appelle le protectionnisme : il y aura toujours plus d'industries non viables sans protection, c'est-à-dire toujours plus d'électeurs en sa faveur. Les outrances actuelles sont visibles aux yeux des Américains et la loi est devenue impopulaire ; on peut s'attendre à des changements politiques aux prochaines élections de novembre, mais il est bien improbable que l'on touche à la loi votée. L'on a trop souffert de l'incertitude qui a pesé pendant dix-huit mois, sur les affaires, pour réinstaurer l'instabilité. Le Président, qui n'a aucune sympathie pour la mesure qu'il vient de promulguer, espère y remédier par l'emploi de la *Flexible Provision* : c'est, à nos yeux une utopie ; d'après cette règle, il y a lieu de modifier le taux des droits d'entrée pour rétablir une égalité de prix de revient entre les produits importés et les marchandises indigènes de même espèce : cela nécessite des recherches ardues et des calculs toujours sujets à caution, où toutes les manigances et toutes les corruptions travaillent à dénaturer la réalité des faits ; qui pourrait croire d'ailleurs que pour les industries les plus importantes, le Président aurait la force et l'énergie nécessaires pour rectifier ce que les intéressés viennent d'obtenir (à grands frais) du Congrès ; il faudrait ignorer pour cela tous les dessous de la vie politique américaine ; ces révisions nécessitent un temps considérable, en général, plusieurs années, et bien des événements peuvent en modifier le cours.

M. Hoover est arrivé au pouvoir avec un prestige d'homme d'Etat ; ce prestige, il l'a perdu aujourd'hui, parce qu'il a été littéralement débordé. Pouvait-il en être autrement ? Il est bien difficile de l'affirmer, mais il semble qu'il faudrait maintenant un génie, à la tête des Etats-Unis pour sauvegarder leur avenir, alors que le personnel politique se montre nettement inférieur à sa tâche, que les divergences de vues (particulièrement au sujet de la prohibition) et d'intérêts se révèlent si flagrantes entre les divers Etats, que la crise économique s'aggrave et que le communisme apparaît. Sur qui le Président pourrait-il compter ? Le pays est trop jeune pour avoir des traditions, jamais il n'a reconnu ni sérieusement possédé de classes dirigeantes et responsables ; les lois sociales font défaut à un trop grand nombre de ses Etats : faut-il signaler ici la circulaire toute récente adressée par l'*Industrial Board* de Birmingham en Alabama aux industriels de l'Etat et intitulée « Un

nouveau réservoir d'ouvrières » ; il est question d'employer des enfants de l'un et l'autre sexe à partir de dix ans, dans les usines (il est vrai que la loi l'interdit au-dessous de quatorze ans sauf pendant les vacances, mais on prétend qu'elle est mal appliquée) ; il n'y a d'ailleurs, dans cet Etat, aucune limitation de durée de travail des femmes et en 1922, 60 % d'entre elles travaillaient cinquante-cinq heures par semaine. Sans doute, ces erreurs n'existent pas dans les Etats les plus importants, mais il reste à regretter leur existence. Presque nulle part n'existe l'assurance contre le chômage.

En vérité, il semble bien qu'aux Etats-Unis, les législateurs n'aient pas le sens synthétique : chacun vise au plus grand profit immédiat de ses amis et de ses mandants, et l'addition des conclusions ne donne pas un ensemble harmonieux, puisque personne n'en est satisfait. Si l'on en considère l'ensemble, dans la situation actuelle, la loi, qui vient d'être sanctionnée, ressemble à une tentative de suicide.

Souhaitons que les Etats-Unis s'en remettent et en retirent de profitables leçons, et tâchons d'y trouver nous-mêmes des lumières pour notre propre avenir.

BARON SNOY D'OPPEURS.

Le referendum moralisateur

Le 6 avril 1930 restera une grande date dans l'histoire politique et morale de la Suisse contemporaine. C'est ce jour que le corps électoral de la Confédération a voté, à une imposante majorité, une loi constitutionnelle mettant des entraves à la consommation de l'alcool. C'est par un referendum que la Suisse s'est prononcée sur ce problème et les résultats de cette consultation populaire jettent une vive lumière sur les bienfaits d'une institution que l'opposition parlementaire ne permit pas à Léopold II d'introduire jadis dans notre droit public.

* * *

L'alcoolisme était devenu en Suisse, surtout depuis dix ans, un fléau dont nul ne pouvait se dissimuler la gravité. La Confédération helvétique venait en tête de toutes les nations européennes pour la proportion, par tête d'habitant, de boissons fortes consommées, laissant bien loin derrière elle les pays dont la triste réputation, à cet égard, semblait le mieux établie. L'alcoolisme était en voie de tuer la race, après l'avoir abruti.

Déjà, en 1923, on avait tenté d'introduire dans la loi des mesures sévères destinées à combattre le fléau. Le referendum organisé sur la question avait abouti cependant à un retentissant échec qui n'avait pas laissé d'inquiéter les bons esprits : le mal était-il tellement maître de la place que les Suisses en aient perdu toute force de réaction ? On pouvait le craindre. Mais un groupe d'hommes énergiques, appartenant à tous les partis politiques, entreprit, en faveur du projet ainsi repoussé, une vigoureuse campagne qui reçut l'appui des pouvoirs publics. Le « comité d'action » sut, par une préparation lente et minutieuse, intéresser à sa propagande les groupements les plus divers, les entreprises financières, théâtrales, sportives et intellectuelles, mais surtout une masse imposante de 500 journaux. Un film de propagande fut projeté plus de 1,700 fois. Le département des Finances fit donner plus de 300 conférences. La T. S. F. eut, cela va sans dire, sa très large part dans cette préparation. Jugeant alors que toutes les couches de la population et toutes les nuances de l'opinion avaient été touchées, le distingué président de la Confédération, M. Musy, déposa, sous forme de revision constitutionnelle, un projet de loi à soumettre au referendum populaire.

Ce projet avait un double aspect : d'une part, il étendait le monopole de l'alcool, tout en frappant la consommation d'impôts élevés ; d'autre part, il créait, précisément par cet impôt, les ressources financières suffisantes pour l'assurance-vieillesse et l'assu-

rance-vie qui vont être votées prochainement. Mesure d'hygiène sociale et individuelle d'une part; mesure de prévoyance sociale de l'autre. Cela permettant ceci. Beau thème pour une campagne à base de haute moralité.

Le projet étant déposé, la campagne électorale proprement dite s'ouvrit avec méthode et fut menée grand train pendant plusieurs mois. Elle aboutit à la « votation » du 6 avril, triomphe du « civisme intelligent » des Suisses. La majorité des cantons et, dans l'ensemble de la Confédération, la majorité des électeurs avaient accepté la révision constitutionnelle proposée. Dix-sept cantons contre 5 et 500,000 électeurs contre 300,000 se prononcèrent pour les mesures anti-alcooliques. Pour donner à ce vote toute sa signification, il faut rappeler que, en 1923, plus de la moitié des cantons avaient rejeté le projet de révision par un ensemble de 300,000 votes négatifs. Ces 300,000 votes se sont retrouvés lors du récent scrutin; mais le contingent des voix favorables s'était grossi de l'appoint supplémentaire de plus de 200,000 électeurs qui n'étaient pas allés aux urnes il y a sept ans.

A quoi attribuer un revirement aussi profond? « L'effort de propagande tenace, insistant et persuasif, conduit par M. Musy, en est la raison dominante », écrit M. Fabre dans la *Suisse*. « Grâce à lui, grâce à ses dons d'animateur, l'idée s'est répandue partout qu'il y avait quelque indignité pour notre peuple à rien entreprendre contre l'alcool... » Le « triomphe d'un chef », comme le dit si justement la *Patrie valaisane*, est, en même temps le triomphe de l'idée de sacrifice national et social parmi les électeurs suisses : l'un et l'autre valent d'être notés. La victoire qu'a conquise de haute lutte le vaillant président de la Confédération n'aboutit pas à un régime de facilité ou à des avantages particuliers. M. Musy a su déterminer ses concitoyens à voter une loi gênante pour les individus mais utile au bien commun. Il a démontré que le referendum, manié par des chefs habiles et énergiques, était une arme contre la démagogie.

Le *Journal de Genève* a interviewé M. Musy après sa victoire, et lui a demandé quelles conclusions il tirait de cette journée et de la campagne qui avait précédé la « votation ». « L'argument d'ordre moral est celui qui porte le plus », a déclaré le président de la Confédération, résumant l'impression des nombreux meetings où il a payé de sa personne. « Ce sont les appels réitérés au patriotisme, à la solidarité, à la nécessité de défendre la suprématie de l'esprit, l'appel à la confiance et à l'esprit de sacrifice qui ont soulevé la grande vague de fond qui a emporté tous les obstacles... De divers côtés, on m'avait recommandé de ne jamais dire que le peuple suisse faisait une consommation abusive d'eau-de-vie. On prétendait que le peuple suisse se fâcherait et protesterait en votant non si on lui disait qu'il buvait trop. Je n'ai pas suivi ce conseil; j'ai affirmé courageusement que le peuple suisse consommait, en boissons distillées, plus du double de ce qui est consommé dans le pays qui en boit le plus en Europe après nous. Je me suis obstiné à répéter que cette consommation constitue un record dangereux, tout en reconnaissant, il va de soi, que l'ensemble du peuple suisse n'est pas alcoolisé. Mais il était nécessaire de renseigner le peuple sur le mal qui a déjà été fait dans certaines contrées. J'ai eu l'impression que les nombreux auditoires auxquels je me suis adressé m'ont été reconnaissants de cette franchise. Pour entraîner le peuple à réagir, il fallait lui faire comprendre le danger. »

Et, passant à des considérations politiques plus générales, M. Musy montre comment la démocratie a, plus que tout autre régime, besoin d'une forte et intelligente direction. Il lui faut des chefs pour la conduire; il lui faut une presse consciencieuse pour l'instruire, la documenter, la conseiller. Dans ce régime, il ne suffit plus qu'on donne au corps électoral un mot d'ordre. « Il faut fournir à chaque électeur le moyen de se faire une opinion raisonnée. » M. Musy croit que la chose est possible : « Nous croyons que, si la démocratie agraire est l'idéal de la démocratie, parce que dans la démocratie agraire les intérêts sont homogènes, la forme démocratique s'adapte aussi à un peuple dont les intérêts économiques enchevêtrés sont en opposition les uns avec les autres, à la condition que cette démocratie soit fortement disciplinée et dirigée par des chefs qui font la synthèse des intérêts et montrent la direction à suivre. »

Ce que M. Musy ne dit pas, c'est que l'action des partis politiques et l'embrigadement des électeurs dans les partis sont des grands obstacles à la « saine démocratie » lorsque n'existe pas l'antidote

du referendum. Mais il l'indique, en célébrant les bienfaits de celui-ci : dans son pays, les partis et le Parlement ne règnent pas sans partage et il n'a donc guère lieu de se plaindre de l'abâtissement politique des masses. Une campagne telle que celle qui fut menée en vue de la « votation » du 6 avril « constitue un admirable moyen d'éducation populaire; le contact direct du magistrat avec le peuple est du reste utile autant pour le magistrat que pour le peuple ».

* * *

La Suisse a su organiser son régime démocratique. De date récente, celui-ci, chez nous, détraqué le gouvernement parlementaire et, n'ayant su s'adapter à lui, il est la cause du profond malaise dont nous souffrons.

Léopold II avait vu clair, qui ne voulait accorder le suffrage universel que moyennant l'instauration du referendum. On ne pouvait reprocher à cette idée son anti-démocratie, puisqu'elle tendait au contraire à faire participer directement le peuple, non seulement à la direction générale de la politique, mais bien aussi au vote des lois elles-mêmes. Seuls Beernaert et les radicaux, avec Paul Janson, soutinrent la réforme. Libéraux et conservateurs la repoussèrent avec horreur, craignant qu'elle ne devint un instrument de césarisme... En fait elle aurait contribué à maintenir le pouvoir royal. Plût au ciel qu'il en eût été ainsi. Depuis qu'existe le suffrage universel, le Parlement s'est, de plus en plus, considéré comme le seul détenteur des pouvoirs : ceux-ci, aux termes de l'article 25 de la Constitution, ne résident-ils pas dans la nation? et la nation tout entière n'était-elle pas désormais représentée au Parlement? On ne pouvait même plus considérer le Roi comme le représentant — ou le tuteur — des classes non censitaires. Seul le Parlement est souverain. Léopold II craignait cette dictature d'une oligarchie de politiciens de métier qui, grisée par le fallacieux suffrage populaire, ne connaîtrait plus de bornes à sa fantaisie et à son despotisme. Pour que le suffrage universel ne soit pas un leurre pour le peuple et un danger pour l'équilibre des pouvoirs, il aurait voulu donner au peuple, par le referendum, un pouvoir réel, mais qui se serait exercé sous la direction du Roi. Certaines questions politiques auraient ainsi été soustraites aux marchandages entre les partis, pour être soumises directement à la nation en dehors de l'atmosphère délétère du Parlement. Cela aurait maintenu le pouvoir royal, cela aurait contrebalancé les tendances absolutistes du Parlement et cela aurait permis aux masses populaires de prendre une part intelligente aux luttes politiques. Par là se serait faite l'éducation civique du peuple. Le mécanisme compliqué et délicat du parlementarisme était adapté à la mentalité et aux préoccupations de la bourgeoisie censitaire. L'octroi au peuple du droit de suffrage nécessitait des réformes dans l'édifice politique. On n'osa les réaliser et cette timidité fut cause du mauvais fonctionnement de la machine politique, qui n'était pas destinée à recevoir un tel aliment. Ainsi la victoire populaire fut incomplète et le régime parlementaire, qu'on avait voulu préserver de toute atteinte, en reçut un coup terrible. Le referendum royal eût assuré une part plus large et plus directe au gouvernement du peuple, tout en sauvegardant le rôle traditionnel du Parlement.

L'exemple de la démocratie helvétique nous montre que Léopold II avait vu juste.

DANIEL RYELANDT.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Dom Hildebrand de Hemptinne

Le vœu qu'exprimait Dom Janssens dans l'oraison funèbre de Dom Hildebrand de Hemptinne, prononcé à Maredsous, le 25 août 1913 « qu'un historien habile décrivit jusque dans ses détails une carrière si variée et si remplie » vient de recevoir son accomplissement par la publication de l'ouvrage de Dom Hadelin de Moreau : *Dom Hildebrand de Hemptinne, abbé de Maredsous, Premier Primat de l'Ordre Benedictin (1849-1913)*, paru dans la collection Pax (Desclée de Brouwer et Lethielleux).

Est-ce une Vie? N'est-ce qu'une esquisse biographique? L'auteur hésite dans sa préface tout en laissant croire qu'une esquisse de près de quatre cents pages pourrait bien avoir l'étendue d'une Vie.

En réalité c'est une copieuse biographie qui n'a rien omis d'important, un portrait fidèle qui ne laisse aucun trait dans l'ombre. L'entreprise n'allait pas sans difficultés. Dom Hildebrand de Hemptinne est une haute, une fière, une puissante figure, il est de la forte race des moines, mais il y avait autant de péril à le surfaire qu'à l'amoindrir. L'auteur ne l'a pas trahi. Il nous semble qu'il l'a rendu au naturel et porté sur lui un jugement où l'admiration légitime n'exclut pas, tout au moins sous la forme adoucie de l'interrogation, l'impartiale critique. L'intérêt du livre se soutient jusqu'à la fin, en dépit de trop nombreuses redites, malgré l'emploi absolument abusif des tirets de séparation, dont le texte est perpétuellement entrecoupé, jusqu'à l'en faire paraître presque décousu. Le lecteur s'étonne que la correction monastique autorise tel un laisser-aller dans la tenue littéraire.

Les admirateurs de l'éminent religieux, restés fidèles à sa mémoire, se réjouiraient de le voir revivre dans une peinture authentique; beaucoup qui ne le connaissaient que par le dehors et ne pouvaient pas soupçonner le secret de sa vie intérieure, découvrir enfin dans ces pages révélatrices le ressort caché de cette activité prodigieuse. Nous voulons simplement dire ici, sans nous laisser entraîner à de longues considérations, l'impression que nous a laissée la lecture du livre qui lui est consacré.

* * *

L'homme qui a joué un rôle considérable dans l'histoire religieuse de notre temps, nous apparaît comme le type achevé du moine.

Il fut moine des pieds à la tête, moine jusqu'à la moelle des os, s'il faut entendre par là le chrétien parfait, vaquant uniquement par l'oraison et par le travail au service du Seigneur et de son Eglise: l'homme de Dieu et des âmes se mouvant toujours sur le plan surnaturel, le beau lutteur de la cause du Christ et de son Vicaire, armé d'une foi robuste et d'un courage invincible. Le contemplatif, inséparable de l'homme d'action, vivant dans sa plénitude la vie du Christ.

Son père, Joseph de Hemptinne, qui fut, à peu près, peut-être, le seul ultramontain intégral en Belgique, qui ne se laissa pas séduire au Congrès de Malines de 1863, comme tous ses auditeurs, à peu d'exceptions près, tels le cardinal Manning et Charles Périn, par la Sirène oratoire de Montalembert; qui ne reconnut qu'à son corps défendant la licéité du serment constitutionnel, ce père versa dans l'âme de son fils l'énergie dont débordait la sienne, tandis que sa mère, dont le nom, symbole de charité, est resté populaire en Flandre, lui inoculait le goût suave de la prière.

Dans l'enfant, déjà grave et qui s'écorcha une main à l'aide d'une scie, pour voir sans doute s'il pourrait supporter le martyre de saint Barthélémy, dans l'enfant héroïque pousse le moineillon précoce. Dans le zouave pontifical de seize ans qui brûle de répandre son sang pour le Pape et s'y entraîne en donnant la chasse nocturne

aux brigands, dans les gorges perfides des montagnes de la Sabine, la vocation du moine a mûri. Il suspend son épée d'officier à l'autel de Marie, au sanctuaire de Castelgandolfo, et s'en va frapper à la porte du monastère de Beuron, pour s'engager définitivement, le 2 février 1869, dans la milice de saint Benoît. Il troque la livrée militaire contre le froc monastique, mais il gardera toujours dans sa martiale attitude quelque chose du soldat qui s'accorde si bien avec le moine.

Ces premiers linéaments de son portrait s'accuseront toujours davantage et le fixent définitivement. Le voilà bien tel que nous l'avons connu et qu'il vit dans notre mémoire.

De haute distinction, de fière allure, mais sans morgue ni ombre de vanité ostentatoire — il ne cédera même pas, étant Primat, à la faiblesse du port de la calotte violette qu'il jugea messéante au front d'un moine — il trahissait par le regard, le geste, la parole, son esprit chevaleresque, sa noblesse d'âme, sa loyauté transparente, sa foncière bonté. Il avait le sens de la grandeur. C'était un moine simple et magnifique.

La Providence le plaça, dès son entrée dans la carrière, à la grande école de Dom Maur Wolter, le restaurateur du monachisme en Allemagne, comme Dom Guéranger le fut en France. Peu d'années auparavant, il avait relevé dans la vallée du Haut-Danube, en Souabe, l'antique monastère de Saint-Martin à Beuron, dont il allait faire un foyer rayonnant de vie monastique et une école d'art renommée. Ce maître inégalé dont les œuvres *Psallite sapienter* et les *Principaux Eléments de l'Ordre monastique* ont allumé un phare au sein des ténèbres, rencontra dans le jeune Belge une âme, sœur de la sienne par la magnanimité. Il le formera comme son disciple de prédilection, il le choisira un jour comme son secrétaire général. Hildebrand a trempé son âme dans les eaux de la Règle bénédictine, il y a puisé force et discrétion, vaillance et maîtrise de soi, et je ne sais quelle énergie créatrice. C'est bien sa vertu propre, elle est douée d'une fécondité qui semble inépuisable. Il donnera la vie, il la répandra à flots.

De son amitié avec Mousty, son ancien ange tutélaire au régime, devenu l'homme d'affaires des Desclée, surgit le projet de rallumer, en Belgique, le flambeau de la religion bénédictine. Et, pressé par lui, Dom Maur vient frapper de son bâton le Scrupiat. Là s'éleva le royal Maredsous sous les yeux du jeune moine, membre de la colonie primitive du château, qui surveillera la majestueuse construction. Pensez donc à ce fleuve immense de sainteté et de science qui a jailli comme de sa source du cœur de Dom Hildebrand.

Rappelé à Beuron, maître des novices à trente-deux ans, il engendra des fils à saint Benoît parmi lesquels le futur évêque de Metz, Mgr Bentzler, qui, dans ses Mémoires, a rendu témoignage à la force conquérante de son ancien maître.

Il s'en ira en Angleterre, y fondera à Erdingdon un prieuré que plus tard il érigea en abbaye.

Investi de l'abbatit de Maredsous, à l'âge de quarante ans; de la Primatie de la Confédération bénédictine, trois ans après, il ne cessera de déployer la puissance de ses initiatives. Il lance ses moines à l'assaut comme un général ses troupes, il les veut saints avant tout et il tire de son abbaye des savants, des écrivains des apôtres. Il crée l'Ecole Saint-Joseph des arts et métiers. Il érige le moulier des bénédictines Saints-Jean-et-Scolastique, à Maredret, fondateur et architecte. Il dote Rome d'une basilique Saint-Anselme, sur l'Aventin, l'église de l'Université bénédictine internationale, qui est le plus beau fleuron de sa couronne artistique. Il envoie Dom Robert de Kerchove planter au sommet du Mont-César l'abbaye de la « Reine du Ciel ». Il envoie Dom Gérard Van Caloen restaurer sous les tropiques la Congrégation brésilienne.

Sa création la plus hardie, c'est la fonction de primat de l'Ordre Sans doute, c'est Léon XIII qui l'a rêvée, qui l'a conçue, qui l'a dotée d'une charte officielle, mais restait la tâche gigantesque de passer de la théorie au fait, de réaliser le rêve, de donner corps à l'idée vague et incertaine, aux contours incertains et flottants. Faire accepter par un Ordre ancré dans l'esprit d'une tradition

millénaire une innovation qui paraissait, en vue d'opérer l'unification centralisatrice, porter atteinte à l'autonomie des monastères : c'était une quasi-impossibilité. Dom de Hemptinne en a eu raison, à force de souplesse, de doigté, d'habileté. Il s'est imposé à l'ordre précisément en qualité de protecteur, de défenseur, de tous ses droits, franchises et privilèges, d'intermédiaire officieux entre les abbayes et la curie. Il s'est fait ainsi, à l'instar du Pape, le serviteur des serviteurs de Dieu, et s'écrasant de besogne, assurant un labeur herculéen, il n'a cessé, cumulant l'abbatiate maredsolien et la primatie romaine, de se tenir à la disposition de tous ses frères en religion du monde entier, pour leur venir en aide dans toutes leurs difficultés. Ainsi, il a relié entre elles par un sentiment de confraternité plus étroit toutes les communautés bénédictines, tandis que par sa douce persuasion, il les entraînaient dans la voie de la parfaite observance de la Règle traditionnelle.

* * *

Nous savions à peu près tout cela par le dehors. Nous l'avions suivi d'un regard sympathique sur ce théâtre de Rome où la haute sagesse du consultant était appréciée dans les congrégations, où sa force d'impulsion et de rénovation se révélait avec éclat à Saint-Anselme comme au Collège grec de Saint-Athanase.

Nous avions applaudi à sa tournée triomphale en Amérique qui fut le splendide couchant de sa carrière. Mais, nous ignorions le foyer d'où partaient ces flammes d'un zèle dévorant qui embrasait un si vaste champ d'action. C'est, à mon avis, le charme principal du livre de Dom de Moreau, de nous avoir montré dans le grand Abbé-Primate l'homme intérieur, le contemplatif, voué à l'oraison, amoureux de la solitude, se plongeant avec délices dans le mystère central de la Trinité qui était vraiment pour lui le fond, la substance de la religion et le centre de sa vie. Les ineffables relations des trois Personnes le ravissent, et il fallait que son cœur en fût singulièrement épris pour que dans une lettre familière il s'épanchât sur ce ton : « Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit et à cette Unité parfaite, à cette bienheureuse Trinité, qui fatigue les siècles impuissants dans leur cours à rejoindre son éternité, et qui donne la paix au cœur et à l'esprit de l'homme, l'embrassant dans la plénitude de ses perfections. Père fécond, Père aimant, Père tout-puissant, mon Père! — Fils, lumière éblouissante, image du Père, Verbe de Dieu, Verbe incarné, mon Idéal et mon Sauveur! — Esprit-Saint, brasier d'amour qui change mon cœur de pierre en un cœur de chair et mon cœur de chair en un cœur de feu! Trinité Sainte, force infinie qui m'emporte et me concentre : que de mystères, que de joies, quel repos! »

Et toute sa correspondance, qui fut formidable, sa vie se partageant entre Maredsous et Rome depuis 1893 jusqu'en 1909 résonne constamment, nous dit l'auteur, de ces aspirations mystiques. On ne tardera pas sans doute à en tirer un volume de *Lettres de direction*, qui est assuré d'un vif succès.

Il y a chez Dom Hildebrand, que des études traversées par sa faiblesse de poitrine et la multiplicité des charges dont il fut prématurément accablé, la fraîcheur d'inspiration, la spontanéité originale d'une vigoureuse intelligence qui est plus redevable à la méditation, à la concentration personnelle qu'à la formation livresque. Il nous souvient l'avoir entendu, chez les Dames chanoinesses de Jupille, où il présidait un récital de harpe, prononcer une allocution sur le symbolisme de cet instrument, la colonne base du triangle, les cordes, les pédales, qui était une merveille d'originalité poétique.

Il fallait le voir à la tête de ses moines ou l'entendre lancer son *benedicite!* à la table monastique avec une entraînant allégresse pour jouir de ce bel exemplaire d'humanité. Sa conversation était belle d'un grand Européen, homme d'Eglise, avec de larges perspectives sur le panorama contemporain. Il portait au front la majesté du pouvoir. Il paraissait destiné à la pourpre cardinalice et Léopold II l'accueillit un jour au Palais par ces mots : « Il n'a pas tenu à nous, Monseigneur, que vous fussiez cardinal ».

D'où est venue l'opposition? Il avait si bien servi Léon XIII, si parfaitement répondu à tous ses vœux, qu'il paraissait désigné pour entrer au Sacré-Collège. Dom Hadelin de Moreau ne nous a pas révélé ce secret.

Il faut s'empresser de dire que Dom Hildebrand ne fut jamais nordu par l'ambition. Il avait l'âme trop haute.

A sa mort toutes les voix s'élevèrent de partout pour proclamer ses éclatants mérites. Ses funérailles à Beuron, où il s'était retiré,

sur les conseils de Pie X, pour y prendre un peu de repos, furent un triomphe. Détail piquant, l'empereur d'Allemagne s'y fit représenter par son adjudant et ami, le prince de Furstenberg, et, avec quelle fierté un peu naïve Dom L. Janssens faisait sonner ce nom dans son oraison funèbre, à Maredsous, le 25 août 1913. Ah! que le tout proche avenir lui était caché!

J. SCHYRGENS.

ALLEMAGNE

« Responsabilités de Guerre »

Das Tagebuch du 12 avril 1930, écrivait :

Il est connu que certains milieux de la « science » allemande et de la presse n'ont pas l'intention de faire ce qu'il y a de plus intelligent, considéré du point de vue allemand, à savoir ne pas soulever ce qu'on est convenu d'appeler la question de responsabilité de la guerre. Mais l'absence d'esprit critique dont on fait montre dans ces milieux qui se précipitent même sur les preuves les moins recommandables constitue une surprise continuelle. Il nous a été donné d'en voir un spécimen tragi-comique ces derniers jours. Une femme journaliste anglaise, lady Warwick, a raconté dans le *Daily Herald* comment, en 1910, elle mit Clemenceau en relations avec lord French. Ces deux personnalités causèrent ensemble de différentes choses et abordèrent également la question de l'éventualité d'une guerre avec l'Allemagne et discutèrent même la possibilité pour l'Angleterre d'y prendre part. Clemenceau exprima, à ce sujet, l'opinion que, dans cette hypothèse, l'Angleterre devrait mettre au moins un million de soldats à la disposition de la cause commune. Cette armée devrait débarquer à Dunkerque et marcher sur l'Allemagne à travers la Belgique. French répliqua : « Mais comme cela se concilierait-il avec notre signature sur le traité de neutralisation de la Belgique? Nous devons tout de même la respecter! » Clemenceau répondit : « En cas de guerre, il n'y a pas de traité qui tienne ». La *Deutsche Allgemeine Zeitung* — pour ne citer que ce journal — publia cette histoire sous le titre de : « Le passage par la Belgique déjà décidé en 1910 ». Il est possible que ce soit un lapsus du rédacteur à qui il échappa qu'ici il ne pouvait absolument pas être question d'une « décision » mais qu'il s'agissait simplement d'une causerie sans portée dans laquelle un des interlocuteurs, à savoir Clemenceau, n'occupait pas à cette époque la moindre position officielle attendu qu'en 1910 c'était le cabinet Briand qui était au pouvoir en France. Comme on sait, on tient, dans tous les milieux politiques, chaque jour à la douzaine des conversations de ce genre sur des éventualités et sur des idées; de plus, ici on ne peut rien constater d'autre que, pour le cas de guerre, le député et journaliste Clemenceau développa un plan de campagne et que le général anglais, à cette même occasion, y fit des objections en invoquant la neutralité de la Belgique. Tous cela peut, dans le feu du service de nuit, avoir échappé au rédacteur qui composa le titre de l'article et on pourrait se contenter de sourire de sa bêtise si en même temps le rédacteur de l'article de fond du journal n'était pas gravement intervenu dans la même question pour caractériser la révélation de lady Warwick d'accablante pour la politique anglaise d'avant-guerre « comme étant une preuve probante que l'Angleterre — pourquoi l'Angleterre? — avait, déjà longtemps avant la guerre, eu l'intention de violer la neutralité belge ». Le caractère insensé de la campagne allemande d'innocemment peut difficilement être démontré avec plus de pertinence qu'ici. Car s'il est « accablant » pour la politique d'avant-guerre de l'Angleterre d'avoir envisagé, « déjà » en 1910, le passage par la Belgique — admettons un instant que cela ait eu lieu! — comment alors qualifier la politique d'avant-guerre de l'Allemagne qui, déjà en 1898, prit la décision ferme d'agir de même? Car il n'existe plus le moindre doute maintenant qu'en 1898 le passage allemand par la Belgique avait été décidé. Le travail relatif à la guerre du grand état-major allemand, autrement dit les archives du Reich, le dit lui-même dans le chapitre intitulé « Le plan de campagne à l'ouest ». « L'idée du passage par le Luxembourg et la Belgique se manifesta pour la première fois dans le projet d'entrée en campagne pour 1898-99 », peut-on lire à la page 54 de cet ouvrage officiel. Et ensuite on décrit com-

ment ce plan déjà ancien qui n'amenait que des forces relativement peu considérables à traverser la Belgique, a été remplacé, en 1905, par le plan définitif de Schlieffen — qui fut effectivement exécuté plus tard — suivant lequel les forces militaires principales devaient emprunter la voie interdite. Le sujet dont un général anglais et un député français ne faisaient que parler « déjà » en 1910, du côté allemand, déjà en 1898, on avait édicté des ordres de mobilisation; c'était de notre part une question réglée depuis douze ans. Vraiment un homme sensé peut-il croire que les traits essentiels de ce plan de réparations (*sic*) allemand soient restés ignorés en France et en Angleterre? Et existe-t-il vraiment une possibilité de douter que tout entretien de l'Entente sur la guerre prochaine, dès qu'il touchait la question de la Belgique, était conditionné par la certitude que le traité serait violé par l'Allemagne? Il existe des choses infiniment plus urgentes que cette question-ci. La guerre est finie, la guerre future se prépare et il est mille fois plus important de s'occuper d'éviter celle qui vient que de discuter de la question de savoir comment celle qui est terminée a pris naissance. Mais si on discute néanmoins les origines de la dernière guerre, alors il ne faut pas, précisément en patriote allemand, aborder la question par son côté le moins défendable.

ÉTATS-UNIS

Scènes de la Vie future

Notre collaborateur Jean Maxence a parlé du livre où M. Georges Duhamel a consigné, sous ce titre, ses impressions d'Amérique. Nous donnons ci-dessous des extraits des articles critiques que MM. André Bellessort (Journal des Débats), Henri Massis (Revue universelle) et Gonzague Truc (Comœdia) ont consacrés à ce très beau livre :

DE M. ANDRÉ BELLESSORT :

Je n'avais pas beaucoup aimé le *Voyage de Moscou* de M. Georges Duhamel. Je n'y avais pas trouvé son habituelle netteté d'esprit. Il m'y semblait embarrassé, contraint. Et puis, je regrettais qu'un homme et un écrivain comme lui se fût donné la peine d'écrire un livre sur un pays qu'il n'avait fait qu'entrevoir, et encore par les soins de gens intéressés à ce qu'il ne vit rien de plus. Là même, d'ailleurs, j'attendais des réactions de son humanité, — je ne dis pas de son humanitarisme, — comme celles que j'ai rencontrées chez M. Béraud et chez M. Panaït Istrati.

Le livre sur les Etats-Unis, *Scènes de la Vie future*, qu'il publie aujourd'hui, me plaît bien davantage, non qu'il nous apprenne grand'chose, car, à en juger par ce qu'il nous dit, les Etats-Unis n'ont guère changé depuis qu'en 1914, pour la dernière fois, nous en avons éprouvé les mesquineries prohibitives et restrictives : elles se sont seulement développées. Mais ce n'est pas tant l'Amérique du Nord que nous cherchons dans ce livre que M. Duhamel lui-même. Cette fois, il réagit, et avec quelle verve! avec quelle aimable fureur! Une fureur très sincère. Les Etats-Unis ont fait mieux que l'horripiler : leur civilisation matérielle ou mécanique lui a paru une terrible menace pour la civilisation morale, la nôtre.

L'idée de civilisation a toujours hanté et tourmenté M. Duhamel. Je souhaiterais qu'il nous en donnât une bonne définition. Littré remarque que le mot *Civilisation* n'a été introduit dans le dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1835. Je ne me rappelle pas l'avoir rencontré chez Voltaire. Il signifie, toujours selon Littré, « l'ensemble des opinions et des mœurs qui résulte de l'action réciproque des arts industriels, de la religion, des beaux-arts et des sciences ». C'est ainsi qu'il y a une civilisation française, une civilisation espagnole, une civilisation anglaise, une civilisation japonaise. Mais je crains que cette définition, qui me semble excellente, n'ait aux yeux de M. Duhamel le tort de ne pas assez contrarier les « factions du nationalisme ». Il entend par civilisation, je crois, l'ensemble des conceptions qu'on peut dégager de « l'idéologie nationale » et qui sont propres, « selon Guillaume de Humboldt, à rendre les peuples plus humains ». (A quoi bon invoquer la parole de ce philosophe allemand? Rendre les peuples plus humains : que de Latins et de Français ont formé ce vœu et travaillé dans ce sens!) Autrement dit, M. Duhamel rêve d'une

civilisation morale, vraiment pure, absolue, et qui serait internationale.

Les événements lui ont causé quelques amères déceptions. Mais aussi avec quelle complaisance il s'y était exposé! Dans la préface de son livre, il se reporte aux premières années du siècle : « En ce temps-là, écrit-il, l'idée de civilisation universelle, accrue par tout ce que lui versaient à l'envi les arts, les sciences, les philosphies et même les religions, connut une ère de grande plénitude, un bonheur presque insolent... C'est que rien, il faut bien le dire, ne laissait alors prévoir qu'au cœur de cette compacte idée de civilisation pourrait se propager la moindre fissure ». Vraiment, rien ne laissait prévoir?... Dans les hôpitaux et les laboratoires, où vivait M. Duhamel, il n'était donc jamais arrivé un écho de la formidable guerre entre la Russie et le Japon, ni des deux grands carnages balkaniques? On n'avait donc jamais accordé la moindre attention à ceux qui dénonçaient les sourdes menées de l'Allemagne? S'il y a une période de ma vie qu'à aucun prix je ne voudrais revivre, ce sont ces années « de bonheur insolent ». Il est vrai que j'en ai passé de longs mois, à plusieurs reprises, hors de France, et, pendant que nos laboratoires, même ceux de philologie, se félicitaient de l'heureux tour que prenait la civilisation, les Français qui vivaient ou se promenaient à l'étranger se rendaient compte des diminutions que notre autorité morale avait subies et des dangers que nous courions. Il est curieux que les hommes de science, dès qu'ils s'écartent de leur science, perdent toute méthode et sont plus sujets que les autres aux pires utopies.

Mais revenons à l'Amérique avec M. Duhamel. Vous savez qu'il est un de nos meilleurs écrivains et qu'il a fait, dans le roman, un ou deux chefs-d'œuvre. Je vous promets un compagnon de voyage dans la société duquel vous ne vous ennuierez pas un instant et dont vous admirerez, comme moi, la façon si française, si traditionnellement française, de dire les choses et de lancer le trait. Ne nous dissimulons pas que les Américains et les Allemands le trouveront très superficiel, très léger, d'une légèreté déplorablement française. Il ne nous en sera que plus cher, lui qui n'a pas eu peur de voir s'appesantir sur lui le sourire indulgent du pesant Curtius.

Mais nous sommes en droit d'appréhender que l'influence américaine n'achève de réduire dans notre civilisation le rôle de l'intelligence désintéressée. Tout ce que déteste M. Duhamel, la publicité, l'importance ridicule donnée aux sports, la folie de l'automobilisme, se ramène, en somme, à l'omnipotence du dollar. Quelles sont les valeurs, les puissances spirituelles qui peuvent servir de remparts contre cette invasion? Elles existent; la démocratie les abat ou les abatues. M. Duhamel semble croire à l'aristocratie intellectuelle. Mais à quels imbéciles persuadera-t-il qu'ils n'en font point partie? Moins un peuple est hiérarchisé, plus le principe d'autorité y est affaibli, et plus l'influence des Etats-Unis y commettra de dégâts. Selon M. Duhamel, il a manqué à l'Amérique, pour être un grand peuple, de grand malheurs, de grandes épreuves. Mais, à la page suivante, il parle de l'Europe « épuisée par ses malheurs et ses crimes ». Si les malheurs épuisent, ils ne grandissent pas. Pour les crimes l'Europe n'en a guère sur la conscience qui soient plus effroyable que l'extermination méthodique des nations indiennes; et M. Duhamel n'a pas oublié de le rappeler en faisant remarquer que les pièces de monnaie américaine portent, au-dessous du mot *Liberty*, une figure d'Indien. La page, comme tant d'autres, est joliment enlevée. Et qu'il nous est sympathique, lorsque, excédé de la standardisation et de toute cette tyrannie industrielle qui transforme l'homme en machine ou qui bannit de ses occupations l'effort dont elles recevaient leur prix, leur intérêt ou leur beauté il s'écrie : « J'appartiens à un peuple de paysans qui cultivent avec amour, depuis des siècles, cinquante prunes différentes et qui trouvent à chacune un goût délicieusement incomparable. Voilà encore du nationalisme, si charmant, si gentil, comme toujours le nationalisme français, voire « dans ses factions extrêmes », ainsi que parle l'antifactionnaire M. Duhamel. J'ai peut-être autant voyagé que lui. Partout, aux Etats-Unis, dans les Amériques du Sud, en Europe, au Japon, hier en Espagne, j'ai rencontré, sans aucun déplaisir, des nationalismes près desquels le nôtre me paraissait la modestie et la discrétion mêmes, ma une discrétion bien spirituelle. J'en donnerai comme exemple les *Scènes de la Vie future*.

DE M. HENRI MASSIS :

Mais ce peuple, agrégé d'éléments humains, livres de traditions, de monuments, d'histoire et sans autres liens que ceux mêmes redoutables dont leur œuvre commune est en train de la gratifier, ce peuple où se poursuivent les essais les plus fantaisistes et les plus inquiétants, ce peuple sans maturation réelle nous joue, dès aujourd'hui, bien des « scènes de notre vie future ». Voilà ce qui inquiète M. Duhamel, et ce qu'il est allé observer, ce sont les actions et les réactions d'un groupe humain en proie aux misères dont nous sommes nous-mêmes menacés.

Les images qu'il en trace sont inoubliables et l'on partage l'horreur qu'il en éprouve. Il n'est pas un Français de France qui ne se sente accordé d'instinct à la véhémence d'une telle plainte et qui n'éprouve une émotion fraternelle à l'entendre formuler avec cette passion frémissante. On s'indigne et l'on gronde avec lui au récit de ses aventures. Cette foi scientifique qui rend un peuple esclave de ses hygiénistes et de ses médecins, ce luxe industriel, fabriqué par des machines sans âme pour une foule que l'âme semble aussi désertier, cette dictature faussement moralisatrice, cette patrie dure, âpre, féroce, où l'Etat se mêle des affaires intérieures de l'homme, cette foule impure et lourde des grandes villes, pleine d'humains, de bêtes et de mécaniques, toute cette civilisation hargneuse, dont la hideur hostile défie toute description, M. Duhamel l'a regardée d'un œil impitoyable et nous la rend présente en des pages qu'inspire la plus haute colère. Tout le monde a lu et voudra lire cet éclatant chapitre sur les abattoirs de Chicago, où il nous montre les animaux qu'on amène par milliers de tous les points de l'immense pays pour que la grande mécanique fonctionne, pour que ses engrenages ne tournent jamais à vide et que le fleuve de chair vivante roule sans arrêt des flots pressés. Placé au centre du tableau où l'univers de la quantité d'hypertrophie délire et courbe tout sous sa loi monstrueuse, cette vision infernale prend une valeur d'effroyable symbole : elle est comme l'image maudite de cette mesure qui marque du signe de la destruction les entreprises d'une humanité dont les œuvres ne sont plus à l'échelle de l'homme. Rien n'y a le visage de l'éternel et il se lève de son tumulte comme un pesant prélude au chaos. Sa prospérité même évoque les images de la mort vers laquelle elle se hâte. On imagine, au terme, le suicide général de ce monde qui perd son âme à la recherche des moyens les plus perfectionnés de vivre et qui, les ayant trouvés, fera sauter la prodigieuse machine, comme attiré par le Néant, car on ne viole pas impunément les conditions de l'humaine nature. Et peut-être nos arrière-neveux verront-ils le non moins prodigieux écroulement de cette formidable façade qui ne livrera aux âges futurs qu'un amas de ferrailles, de bétons et de plâtras.

Ce monde misérable et dément, ce monde qui n'a pas de témoins, cet enfer sans Alighieri, M. Georges Duhamel l'a contempné, un soir, du haut d'un building de Chicago; il s'est efforcé de comprendre la ville nocturne, effrénée, secouée de toutes les fureurs, de toutes les concupiscences et qui semble chercher à tâtons, jusqu'en son brouillard empesté, le fantôme de la joie, de la pure joie humaine à jamais chassée de son horizon. Ce qui l'a frappé dans cette multitude bruyante, dans cette foule obscure qui mange, boit, danse et crie, c'est qu'elle ne sait plus rire : trait où se reconnaissent, sur tous les points du globe, les peuples esclaves, dépossédés des biens sacrés du libre arbitre. La pire misère engendrée par la civilisation matérielle, c'est sans nul doute cette perte de la liberté, cette résignation de l'individu, cette horreur de ne plus être un homme; et la dictature de la fausse civilisation est plus dangereuse que le despotisme politique, car les hommes la subissent avec une sorte de sombre ivresse, comme inconscients de leur propre déchéance.

M. Georges Duhamel a senti la tristesse mortelle qui pèse sur les grandes industries américaines. Il montre l'absurdité inhumaine qui se cache sous ces prodiges de la rationalisation, ces disciplines ouvrières, cette tyrannie du négoce, ces protections douanières, cette chiche mesure de toute minute, de toute gaieté, de toute clarté, pour aboutir, en définitive à la vie la plus chère du monde entier. Toutes ces économies astucieuses, ces miracles simplificateurs, cette mise en œuvre des moindres débris, des moindres déchets, de la poussière, de l'ombre, de tous les sous-produits, de toutes les opérations et de toutes les idées ne tendent en fin de compte qu'au gaspillage et à la dilapidation. Gaspillage de la force, de la chaleur, de la lumière, de l'eau, de l'électricité, du papier, des nourritures. Inconcevable dissipation par la main gauche

des trésors péniblement gagnés par la main droite. Car toute la philosophie de cette dictature industrielle et commerciale aboutit à ce dessein impie : imposer sans cesse à l'humanité des besoins, des appétits nouveaux.

* * *

« Allons-nous être conquis à notre tour, nous autres gens des terres moyennes », voilà ce que M. Duhamel se demande avec anxiété au terme de l'enquête, dont nous avons essayé de dégager l'essentiel, sans pouvoir en reproduire l'accent, cet accent qui emporte tout. C'est ici que sa défense d'idéaliste sentimental et meurtri révèle sa faiblesse. Que nous propose-t-il pour endiguer cette vague terrible et pour sauver de sa fureur ce qui mérite encore de vivre? Au fond de ce culte de la qualité qui le fait dénoncer avec épouvante les ambitions de la quantité, il n'y a rien qu'une sorte de ferveur individualiste dont on ne méconnaît pas la noblesse pour avouer qu'elle est impuissante à sauver quoi que ce soit; et l'on ne voit guère qu'une mélancolie dédaigneuse, un peu hautaine et finalement vaincue, qui puisse se satisfaire d'une telle protestation. Ce quelque chose de grand, d'auguste, dont il porte témoignage en Occidental vieilli, malgré les périls, au sein de réalités que nous jugeons indiscutables, on voudrait qu'il prît soin de le définir à nouveau. Je laisse à d'autres de s'étonner que M. Duhamel se fasse l'avocat des plus antiques traditions humaines : je lui reprocherais plutôt d'être trop naïvement, trop commodément réactionnaire. Moins que de sa critique emportée jusqu'à la diatribe — les Américains nous ont dit sur eux-mêmes de plus dures vérités — c'est de son conservatisme timide, de son traditionalisme inquiet qu'ils lui feront grief. Aux maux dont souffre notre planète — et l'Amérique autant que nous, plus que nous, malgré les apparences — il faut opposer autre chose que de stériles regrets. Que répondra M. Duhamel aux quelques hommes qui, là-bas, s'efforcent de promouvoir un idéal de vie et qui ne nous sentent pas sûrs de nos lois ni de nos institutions, nous déclarent : « Le moi de l'Europe dépérit; il n'agit plus, ne parle plus, ne possède plus de concepts d'unité ». Invoquera-t-il la liberté, l'affranchissement de la pensée, de l'individu? Mais ces « vertus modernes », ces titres de noblesse, que revendique l'humanisme de M. Duhamel, les prophètes de l'Amérique de demain n'y voient que « les indices de la fin du Vieux Monde » et de sa désintégration, la preuve décisive que « l'Europe grouille, dans la mort », comme l'écrit Waldo Frank. Et rien, je dois l'avouer, ne me semble aussi désastreux, aussi déclinant, aussi funèbre qu'un certain amour de la vie dont M. Duhamel est trop souvent le chantre dévotieux : c'est celui qui, devant les horreurs du communisme russe, lui faisait moduler d'une voix blanche et voilée : « Que l'on reprenne et répartisse les richesses, cela peut se légitimer; mais que l'on ne brûle rien, que les arbres et les fleurs continuent à croître en paix, que les statues restent debout, que chaque objet soit respecté, soigné, qu'il remplisse tout son destin ».

C'est du destin de l'homme qu'il s'agit aujourd'hui. Contre la barbarie (savante et technique aux Etats-Unis; sanglante, idéologique en Russie), ni le dilettante, ni l'individualiste, ne peuvent apporter rien qui vaille : tout au plus est-il loisible de se démettre, de s'exclure et de chercher un refuge au désert pour y nourrir de délicats dépits.

M. Georges Duhamel nous a dit ses goûts, ses dégoûts : ce sont aussi les nôtres. Il ne demande pas comme un Romain Rolland que l'Amérique nous serve de mère; il ne se tient pas davantage pour l'un des derniers rejets d'une race qui meurt : il se sent jeune de l'éternelle jeunesse de l'esprit; il a foi dans l'Occident, il entend le défendre et la civilisation avec lui contre la menaçante conjuration des choses. Il lui reste à nous dire comment.

M. GONZAGUE TRUC :

M. Georges Duhamel a écrit sur l'Amérique et l'américanisme un livre où il lui a suffi de rester vrai pour être terrible. Non qu'il ait porté le moindre dommage au puissant Etat qui achève de façonner nos villes à sa semblance et à sa manière. La grandeur des Etats-Unis se limite jalousement à l'ordre temporel et M. Duhamel la considère au regard de l'esprit. Cet écrivain ne pouvait donc que marquer la réaction d'un vieil homme en face de l'homme nouveau.

Il a vu et subi, avant même de débarquer, le triomphe et l'exclusivité d'une vie toute matérielle ou mécanique. Le confort lui a imposé une tyrannie ne permettant même plus le recours à l'assassinat et il a pu se demander si les humains n'étaient point parvenus

à revêtir l'inhumanité de leurs machines. Il s'est vu contraint à ne plus monter d'escalier, à confier ses os à des automobiles conduites par des folles ou à des rapides passant au travers des rues. Il a dû parcourir un pays où ont été supprimés la nuit et le silence, où les champs eux-mêmes sont parqués le jour derrière les panneaux-réclames dès le soir venu, sous les feux d'artifice de la publicité. A Chicago il est parvenu au comble de l'horreur. Il a été poursuivi par le cri des porcs innombrables pendus à des crocs et saignant sous le coutelas d'un nègre à raison de un par seconde, puis lavés, grattés par diverses mains et, en seize minutes, découpées jusqu'au dernier morceau.

M. Georges Duhamel prévient une objection qu'il attend. Il ne veut pas que l'expérience russe soit comparable à l'expérience américaine et par là il entend peut-être s'excuser d'avoir été bien doux pour l'une, bien dur pour l'autre. Il est vrai, ce qui se passe en Russie paraît surtout d'ordre « politique et idéologique », le cas des Etats-Unis revêt plus d'ampleur, « fait jouer la morale, les sciences, les religions, touche à tout, intéresse tous les actes de tous les êtres ». Nous voyons plus de parenté entre ces deux états de l'esprit moderne.

De part et d'autre, même appel, même genre d'appel à la matière, à la raison, à la rationalisation. L'homme est jeté sur la terre pour s'y installer commodément, non plus pour se demander pourquoi il y est. Or si l'esprit s'exerce d'abord à propos des nécessités corporelles, dès qu'il y a pourvu, durant même qu'il y pourvoit, il revient sur soi et, s'examinant se tourne par un mouvement naturel vers les problèmes que pose la métaphysique et que veulent résoudre les religions. Ainsi se lient les peuples, ainsi se consolident les Etats, se réclamant d'autorités qui les dépassent, ainsi progressent les sciences mêmes, dans la recherche d'une synthèse dernière, et il est peu d'exemples, sinon ceux qu'on nous propose, de « civilisations » reposant uniquement sur le temporel, sur la mécanique, sur l'industrie et prétendant épuiser par l'homme tous les possibles et jusqu'à l'impossible du vrai, du beau et du bien.

Nulle autre terre que celles-ci ne porte plus sensible la trace du mal en marche pour dévorer la planète. Encore l'Amérique, dans cette fallacieuse entreprise dont l'objet est de soumettre les forces naturelles, maintient le contact avec la Puissance inconnue qui nous dompte et garde quelque souci religieux, si ridicule qu'elle rende parfois la religion. Il appartenait à la Russie des Soviets, dans la tradition et au terme de la folie moderne, de déclarer la guerre à Dieu et de songer à le chasser du monde par décret. Mais de cette folie ou de cette insuffisance il convient de chercher les responsables plus proches dans l'espace et plus loin dans le temps.

La Russie, l'Amérique n'ont inventé ni le matérialisme historique, ni même l'industrie. Elles n'ont point les premières banni de l'esprit, la spiritualité, de l'âme, l'amour, des mœurs, la morale, de la nature, le surnaturel. A l'école de la vieille Europe, elles ont appris à retenir seulement de la science, l'application, du culte, le mythe, de la philosophie, l'histoire, de l'histoire, l'événement. De nous elles ont reçu l'idée du « progrès », les « droits de l'homme » et autres « immortels principes », la haine ou le mépris de toute supériorité, de toute sainteté, de toute divinité. Et nous nous étonnons d'être si facile gibier pour le chasseur façonné de nos mains et de nous voir assujettis aux fers que nous avons forgés!

Car il s'agit d'un vice de l'homme, non de la tyrannie des circonstances. Si occupé qu'on se croie, si fin qu'on morcelle ses heures, il y reste toujours quelque loisir pour le recueillement, la méditation, la prière, et il n'en faut pas plus. Je me plais à rappeler l'exemple de M. de Tréville qui, au fort d'une corvée mondaine, s'évadait un instant dans son oratoire et en sortait rasséréiné. Il ne faut que trois minutes à un esprit pour se remplir; encore faut-il qu'il y songe et qu'il en ait envie. Donnez une demi-journée, une semaine, à cet industriel, à ce banquier: il ira au cinéma ou montera dans sa voiture. Comme le dit le citoyen Bissolo d'Anatole France, « on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif ».

Pour le Centenaire de notre Indépendance

Histoire de la Belgique Contemporaine

Vient de paraître chez A. Dewit, 53, rue Royale, à Bruxelles, le tome II de l'Histoire de la Belgique contemporaine.

TOME I (406 pages, deux cartes hors texte).

Formation du Royaume de Belgique, par le vicomte Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

Le Belgique et les Puissances européennes, par A. DE RIDDER, directeur général au ministère des Affaires étrangères.

Histoire économique de la Belgique, par F. BAUDHUI, professeur à l'Université de Louvain.

Nos Institutions représentatives, par G. EECKHOUT, professeur à l'Université de Gand.

TOME II (800 pages, dix croquis).

Histoire politique interne, formation et évolution des partis, par Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

Histoire sociale, les faits, les idées, la législation, par M. DEFOURNY, professeur à l'Université de Louvain.

Les institutions militaires belges, par le major b. e.-m. baron VERHAEGEN.

Histoire de l'église catholique en Belgique, par le P. E. DE MOREAU, professeur d'histoire au Collège théologique de Louvain.

Le **TOME III**, à paraître prochainement exposera l'histoire de l'enseignement; le mouvement scientifique, littéraire, artistique, philosophique et historique; la création de notre empire colonial ainsi que l'œuvre de nos rois. Un aperçu sur les grands problèmes de l'heure présente sera la conclusion de cette œuvre destinée à faire connaître notre vie nationale de 1830 à 1930.

Les plus Belles Récoltes
- s'obtiennent par le -

Sulfate d'Ammoniaque

le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.